



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

www.ottiaq.org

SURVOL LINGUISTIQUE DES PROVINCES DES PRAIRIES

BETTY COHEN, MEMBRE D'HONNEUR





BOWNE GLOBAL SOLUTIONS

Bowne Global Solutions, Canada
1440, rue Sainte-Catherine Ouest
Bureau 505
Montréal (Québec)
H3G 1R8

Tél. : (514) 288-2243
Télec. : (514) 288-6450
www.bowneglobal.com

Votre expérience dans le domaine de la traduction est reconnue et vous êtes à la recherche de nouveaux défis qui vous permettraient de conserver votre autonomie? Bowne Global Solutions s'avère une option fort intéressante pour vous.

Faites parvenir votre curriculum vitae à ml.recrutement@bowneglobal.com

C'est tout un monde qui vous attend.

**Pas facile de sortir
des frontières.**

**Comptez
sur nous
pour y parvenir.**

des gens des façons des solutions

Bowne Global Solutions est le premier fournisseur mondial de solutions linguistiques et culturelles permettant aux entreprises de conquérir les marchés mondiaux.

Nos clients savent qu'ils peuvent compter sur nos services de traduction, de localisation, de rédaction technique et d'interprétation lorsqu'ils veulent fournir des produits, des services et des documents adaptés localement et appropriés au point de vue culturel, et ce, dans plus de 60 marchés linguistiques à l'échelle mondiale.

Nos services

- Localisation
- Traduction
- Rédaction technique
- Interprétation
- Multimédia

Notre expertise

- Télécommunications
- Informatique
- Automobile
- Pharmaceutique et médical
- Aéronautique
- Commerce de détail

Errances canadiennes?



Michel Buttiens, trad. a.

La publication de notre dossier sur les langagiers de la Colombie-Britannique a suscité des réactions mitigées, certains lecteurs disant trouver peu d'intérêt à ce genre de survol.

D'emblée, laissons de côté les considérations politiques pour aborder la question sous l'angle économique. Dans l'ouvrage *Globalization and Well-Being*, qu'il a publié en 2002 chez UBC Press, l'économiste canadien John Helliwell souligne qu'à distance égale, les échanges commerciaux entre provinces canadiennes sont jusqu'à vingt fois plus intenses qu'entre provinces canadiennes et États américains. Cela signifie que l'intensité des échanges des entreprises québécoises est jusqu'à vingt fois plus forte avec les sociétés commerciales de la Colombie-Britannique qu'avec celles du Texas ou de la Californie, par exemple. Et l'on peut certes avancer la même conclusion en ce qui a trait à la densité des réseaux sociaux. Pour ceux d'entre nous qui sont entrepreneurs, c'est là une bonne raison de s'intéresser à cette province de l'Ouest.

Pour ma part, m'est-il arrivé d'utiliser l'adjectif « britanno-colombien » dans ma pratique professionnelle récemment? Oui. Et souvent. Dans des textes traitant de l'assemblée citoyenne de C.-B. sur la réforme électorale, de l'acquisition du BC Rail par le Canadien National et de la pauvreté dans le quartier East-End de Vancouver, pour ne citer que quelques exemples.

Je pense aussi aux plus jeunes parmi nos lecteurs, à eux qui n'ont pas peur d'envisager un déménagement sur 5 000 kilomètres pour combiner début de carrière et réalisation de leurs rêves. Pour eux, comme pour l'ensemble des lecteurs, *Circuit* peut être une façon d'élargir ses horizons et de se renseigner sur les conditions de travail de langagiers ailleurs au pays.

C'est un peu cela qui m'a amené à proposer au comité de rédaction ce survol linguistique des régions excentrées du pays. Survol que nous poursuivons dans ce numéro avec les trois provinces des Prairies. Une douzaine de collaboratrices et collaborateurs de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba y ont participé. Un grand merci à tous et à toutes, de même qu'à Solange Lapierre, qui m'a bien appuyé dans ce dossier.

Dans nos chroniques, signalons une réponse de Claude Poirier à un article signé Lionel Meney, publié dans notre numéro 85. En toute impartialité, je note dans les médias que l'équipe du Trésor de la langue française au Québec de M. Poirier a été honorée au récent gala des Mérites du français, tandis que le *Dictionnaire québécois français* de M. Meney en est à sa troisième édition. Quant au fond, je vous laisse juge et vous renvoie à la mise au point ci-dessous.

Sans plus attendre, bonne lecture à tous et à toutes.

MISE AU POINT

Après la publication de l'article intitulé « Les "deux dictionnaires" du TLFQ » dans le numéro d'automne 2004, l'OTTIAQ a reçu quelques commentaires de lecteurs. Nous tenons à rappeler aux lecteurs que les opinions exprimées dans les articles de *Circuit* n'engagent que leurs auteurs et ne doivent pas être considérées comme des positions officielles de l'Ordre. Il est d'ailleurs fait mention de cette politique dans le cartouche de chaque numéro du magazine.

Dossier

5

Le deuxième volet d'une série de quatre dossiers sur les activités professionnelles de nos collègues de partout au Canada. Cette fois, nous survolons les provinces des Prairies.

Sur le vif

20

Entretien avec Betty Cohen, nommée membre d'honneur de l'OTTIAQ en novembre 2004. *Notes et contrenotes. Les Échappées sur le futur.*

Des revues

22

Traduction ou adaptation? ; les étapes marquantes de la constitution du français et de ses différentes réformes ; le rôle de la traduction dans les médias : l'exemple de l'interrogatoire de Saddam Hussein.

Des livres

24

Les Nouveautés.

Court-Circuit

25

Réponse à l'article « Les "deux dictionnaires" du TLFQ », paru dans le numéro 85 de *Circuit*.

Des mots

26

En marge de notre dossier sur la traduction dans les provinces des Prairies, un incontournable : le vocabulaire relatif au blé. Les conséquences du passage à l'euro sur le langage des pays membres de la Communauté européenne.

Pages d'histoire

28

Pierre-François Guyot, abbé Desfontaines, critique, journaliste, romancier et essayiste né en 1685, a notamment traduit *Les Voyages de Gulliver*.

Des techniques

29

Find, de Beetext, outil d'aide à la traduction qui offre simplicité d'apprentissage et ratio prix/utilité intéressant.

Curiosités

31

En Allemagne, on lutte contre l'influence grandissante de l'anglais, mais également contre les euphémismes bureaucratiques qui portent atteinte à la dignité humaine.

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec


Circuit

Vice-présidente, Communications — OTTIAQ

Valérie Palacio-Quintin

Direction

Michel Buttiens

Rédactrice en chef

Gloria Kearns

Rédaction

Yolande Amzallag, Pierre Cloutier (*Pages d'histoire*),
Marie-Pierre Hétu (*Des techniques*),
Didier Lafond (*Curiosités*), Solange Lapiere (*Des livres*),
Éric Poirier (*Des revues*), Eve Renaud (*Sur le vif*),
Françoise Tardy (*secrétaire du comité*)

Dossier

Michel Buttiens et Solange Lapiere

Ont collaboré à ce numéro

Katherine Aerts, Karima Afchar, Mélanie Cwikla,
Valerie Henitiuk, Gwendoline Huang, Margaret Jackson,
Regina Landeck, François Lavallée, Benoit Léger,
Anna Malena, Moses Nyongwa, Claude Poirier,
Elisabet Ráfols-Sagués, Maureen Ranson, Nancy Senior,
John Statham, Bruno Sterckeman, AnneMarie Taravella,
Sybille Tremblay, Louise Vandale



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Aux grands mots, les grands moyens.

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411, Téléc. : (514) 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

Direction artistique, éditique, prépresse et impression

Mardigrafe

Publicité

Lorraine Landry, OTTIAQ

Tél. : (514) 845-4411, poste 26

Téléc. : (514) 845-9903

Avis aux auteurs : Veuillez envoyer votre article à l'attention de *Circuit*, sous format RTF, sur disquette ou par courrier électronique.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

© OTTIAQ

Dépôt légal - 2^e trimestre 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement

Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit

Non-membres : 35 \$ par année (40 \$ à l'extérieur du Canada),
toutes taxes comprises. Chèque ou mandat-poste à l'ordre
de « *Circuit* OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus).



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure
publication nationale en traduction de la
Fédération internationale des traducteurs.

**Nous aimons
vous lire.
Écrivez-nous
pour nous
faire part
de vos commentaires.**



2021, avenue Union, bureau 1108

Montréal (Québec) H3A 2S9

Tél. : (514) 845-4411

Téléc. : (514) 845-9903

Courriel : circuit@ottiaq.org

Site Web : <http://www.ottiaq.org>

NE RESTEZ PAS
hors circuit



**Veuillez m'abonner à *Circuit*,
le magazine d'information des langagiers**

(un an, 4 numéros : 35 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada : 40 \$)
Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ »

nom _____

adresse _____

code postal _____

signature _____

date _____

Circuit

Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Télécopieur : (514) 845-9903

Survol linguistique des provinces des Prairies

Les Prairies canadiennes sont bien sûr majoritairement agricoles et anglophones. En y observant de plus près le simple domaine des professions langagières, cependant, on y découvre une mosaïque typiquement canadienne, à la fois ancrée dans la tradition, orientée vers la culture contemporaine et dynamisée par de nombreux apports étrangers.

Les autochtones représentent plus de 13 % de la population au Manitoba et en Saskatchewan. C'est dix fois plus qu'au Québec et quatre fois plus que dans l'ensemble du Canada. Mais qu'en est-il sur le plan linguistique? Selon le recensement de 2001, les unilingues anglophones constituent 80 % de la population des provinces des Prairies. Au Manitoba, une personne sur vingt-cinq est de langue maternelle française; c'est deux fois plus qu'en Alberta et qu'en Saskatchewan. Quelque 3 % de la population du Manitoba et de la Saskatchewan seulement se déclare de langue maternelle autochtone, essentiellement algonquine et crie. Il faut dire que les données du recensement ne rendaient nullement compte de l'existence du michif, la langue des Métis, qui constituent 5 % de la population manitobaine. Situation d'autant plus difficile à comprendre que les Métis du Manitoba et de la Saskatchewan sont les seuls, parmi les 300 000 Métis du Canada, à s'être vu reconnaître officiellement ce statut lors du rapatriement de la Constitution canadienne en 1982.

La proportion de personnes de langue maternelle non officielle varie entre 12 et 20 % dans les trois provinces. En Alberta, les langues germaniques, slaves et sino-tibétanes sont sur pied d'égalité (près de 3 % de la population chacune). La situation est presque semblable en Saskatchewan, sinon que les langues sino-tibétaines y sont moins représentées. Enfin, au Manitoba, les langues germaniques et slaves représentent ensemble près de 10 % de la population, ce qui est bien supérieur au français.

La colonisation du Canada s'est effectuée d'est en ouest. Pour des raisons historiques, la progression de la population francophone s'est essouffée à la confluence des rivières Rouge et Assiniboine à la fin du XIX^e siècle. Témoin de l'histoire, le Collège universitaire de Saint-Boniface est aujourd'hui la seule université francophone à l'ouest de l'Ontario, ce qui ne l'empêche pas d'innover avec son certificat de traduction en ligne. Mais les provinces des Prairies innovent sur d'autres plans. Ainsi, c'est à Banff que s'est implanté le Centre international de traduction littéraire, établissement unique en son genre en Amérique du Nord.

La proportion de langagiers qui travaillent de l'anglais au français et vice versa est certes moins importante que dans l'est du pays. Ainsi, en Alberta, où l'association provinciale compte 36 combinaisons linguistiques pour 140 membres environ, un langagier sur trois seulement traduit d'une langue officielle à l'autre. Toutefois, la grande majorité des membres des trois associations provinciales ont une des deux langues officielles du pays dans leur combinaison linguistique.

Pour ces associations, notamment confrontées à des besoins de perfectionnement professionnel de leurs membres, la tâche est loin d'être aisée. *Circuit* a recueilli le témoignage des présidentes de ces trois associations.

Formation, services gouvernementaux et paragouvernementaux, traduction littéraire, pratique privée, nous nous sommes efforcés de couvrir les principaux aspects de l'activité langagière dans les Prairies. Souhaitons que ce dossier vous ouvre des horizons à la grandeur du ciel immense de cette région. ☺



Michel Buttiens, trad. a.

La formation en traduction au Manitoba : état des lieux

○
Des besoins énormes, le seul certificat de traduction en ligne au monde, des cours par téléconférence, la traduction au Manitoba est bien vivante et elle mise beaucoup sur l'avenir.

Par Moses Nyongwa

C'est Winnipeg qui abrite les grands acteurs de la traduction au Manitoba, soit, pour le secteur public, le Bureau fédéral, appelé le Bureau régional de Winnipeg, qui couvre le Manitoba, la Saskatchewan et le Yukon, le Service provincial de la traduction (au ministère du Patrimoine), le Service de traduction juridique, ainsi que les services linguistiques des ministères et agences gouvernementales. À signaler, les besoins en traduction sont si énormes que dans plusieurs ministères (où le phénomène est très répandu), les rédacteurs, qui sont en fait des réviseurs bilingues, sont également appelés à traduire. Pour le secteur privé, on dénombre une vingtaine de cabinets de traduction, comme Parenty Reitmeier Inc., sans oublier les nombreux traducteurs indépendants. Du côté de la formation, l'intervenant principal est le Collège universitaire de Saint-Boniface.

L'École de traduction du Collège universitaire de Saint-Boniface

Depuis 1983, le Collège universitaire de Saint-Boniface (CUSB), un des trois collèges fondateurs de l'Université du Manitoba, offre deux programmes en traduction : le baccalauréat spécialisé (120 crédits) et le certificat (30 crédits). Ces deux programmes permettent aux étudiants et étudiantes d'acquérir à la fois les connaissances et l'expérience qui leur serviront dans l'exercice du métier.

Le choix de cours est varié (aussi bien vers l'anglais que vers le français), les laboratoires et les stages professionnels, tant auprès des organismes publics que des cabinets privés, offrent aux étudiants l'occasion unique de toucher du doigt les réalités du

Translation at the University of Saskatchewan

Studies in the Department of Languages and Linguistics

Although there is no degree program in translation at the University of Saskatchewan, translation is used as a pedagogical tool in some courses (French, German, Russian, Spanish, Ukrainian) in the Department of Languages and Linguistics. There is one course specifically on translation (French-English). Each year a number of students are interested in continuing their work; some current and former students join ATIS and some have become certified translators. Translation is a possibility at the graduate level: one M.A. student is currently writing a thesis which includes a translation of a Corneille comedy. At present, three members of the department are certified translators. They and other department members occasionally do short translations as a service to the administration, colleagues and students. For more info: <http://www.arts.usask.ca/languages/>

Among faculty working in translation are David Edney (French theatre), Nancy Senior (scholarly translation and translation studies), and emeriti Moishe Black (contemporary French literature), Roma Franko and Sonia Morris (Ukrainian literature), and Curt Wittlin (Catalan and Spanish literature).

Other units offer some translation services, provided by Gisèle Piché and others, at the Centre for Second Language Instruction, for example. For more information: [http://www.extension.usask.ca/Extension Division/noncredit/Languages/index.htm](http://www.extension.usask.ca/Extension%20Division/noncredit/Languages/index.htm)

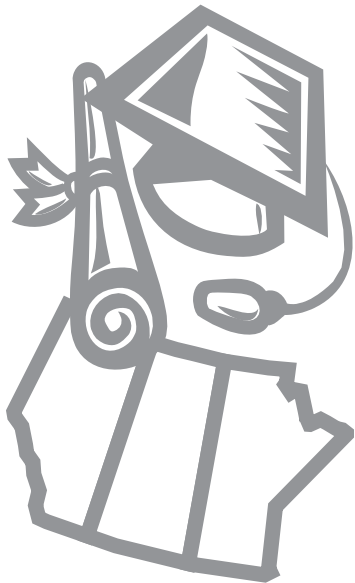
Finally, the International Students Office provides limited translation services (drivers' licenses) for University of Saskatchewan students only.

Nancy Senior, professor, Department of Languages and Linguistics, University of Saskatchewan



métier au cours de leur formation. L'École de traduction du CUSB est unique en ce qu'elle offre depuis 1998 le premier programme complet de certificat en traduction du monde par Internet. Ce certificat est constitué des dix cours représentant l'essentiel de la formation du traducteur (traduction générale, économique et commerciale, traduction en sciences sociales, informatique et traduction, terminologie bilingue et documentation, syntaxe comparée, etc.). L'École est aussi la seule au Canada à offrir un cours sur le sous-titrage et l'une des rares à proposer à ses finissants une formation à la création et à la gestion d'un service de traduction.

Les diplômés de l'École travaillent dans les secteurs de la traduction, des communications, de la rédaction et de l'enseignement. De 1984 à 1989, quatre diplômés sont sortis en moyenne par an et, depuis 1999, ce nombre a triplé en raison de l'arrivée du certificat par Internet. L'École prépare aussi pour 2006 un programme de maîtrise. Particularité : ce programme offrira une concentration en localisation et nouvelles technologies. Il permettra également



L'ÉCOLE DE TRADUCTION DU
CUSB EST UNIQUE EN CE
QU'ELLE OFFRE DEPUIS 1998
LE PREMIER PROGRAMME
COMPLET DE CERTIFICAT
EN TRADUCTION DU MONDE
PAR INTERNET.

aux étudiants éloignés de suivre les cours par Internet et par téléconférence.

Un programme ASL-English

Mis sur pied il y a déjà quelques années par le Red River College (RRC), le programme ASL-English (American Sign Language) est devenu, il y a quatre ans déjà, un programme conjoint du RRC et du Département de linguistique de l'Université du Manitoba. Les diplômés ont rejoint les rangs des interprètes de la langue des signes, tant au Manitoba qu'ailleurs au Canada et aux États-Unis.

Apports économiques à la région

Malgré un potentiel extraordinaire (entre 8,8 et 9,6 milliards de dollars US selon le rapport d'Industrie Canada), la traduction ne semble pas représenter une part importante des activités économiques du Manitoba. Il faut dire qu'il n'y a encore qu'une poignée de cabinets, et que le seul qui soit d'envergure se consacre surtout à la gestion des services : en effet, ses traducteurs et ses clients sont disséminés un peu partout dans le monde, le bureau de Winnipeg se chargeant de la coordination. Et, du côté du secteur public à Winnipeg, l'offre d'emploi demeure faible : on dénombre moins d'une cinquantaine de traducteurs et assimilés.

Les activités connexes (terminologie), qui représentent un apport important dans le PIB canadien



Certificat en traduction du Department of Modern Languages and Cultural Studies à l'Université de l'Alberta

Notre certificat est offert au 1^{er} cycle en allemand, en français et en espagnol et s'obtient en même temps que le baccalauréat. L'objectif principal est, selon le mandat de notre département, de fournir aux étudiants et étudiantes la compétence culturelle et les connaissances dont ils ou elles auront besoin pour devenir traducteurs et traductrices. La traduction est vue en tant que processus linguistique, social, culturel et textuel. La compétence professionnelle qu'il s'agira de parfaire au-delà du certificat sous-tend néanmoins notre enseignement avec, dans la mesure du possible, la re-création en classe de situations authentiques de traduction et, le cas échéant, la participation à des contrats professionnels. L'accent est mis sur les facultés de lecture, d'écriture et d'interprétation ainsi que sur l'aptitude à faire de la recherche et à se servir de la technologie de façon rapide et efficace. Pour obtenir le certificat, il faut réussir trois cours de pratique dans la langue choisie ainsi que deux cours communs en anglais, le premier étant une introduction à la traduction basée sur les notions de linguistique et le second, un cours d'histoire de la traduction. À notre grand plaisir, notre certificat connaît un vif succès.

**Anna Malena, professeure,
Université de l'Alberta**

(plus de 300 millions de dollars selon le rapport sur la terminologie commandé par le Bureau de la traduction, publié en 2002) y sont absentes. La province ne compte en effet que deux terminologies. Un autre secteur en émergence, la localisation des logiciels et des sites Web — pourtant un marché de plus de 5 milliards de dollars US en 2004 selon la Localization Industry Standards Association (LISA) —, reste encore embryonnaire.

La traduction est un secteur économique très dynamique au Canada, voire dans le monde. Mais le Manitoba n'en tire pas encore le maximum de profit, les activités connexes, comme la terminologie et la localisation, n'étant encore qu'à leur début. Pourtant, elles sont porteuses de valeur ajoutée extraordinaire à la traduction. Malgré tout, la traduction est et reste l'un des secteurs d'excellence du CUSB. Nous comptons veiller à ce qu'elle le soit encore pour longtemps. ☺

La traduction à l'Université de Regina

Le Département de français de l'Université de Regina offre quatre cours de traduction au premier cycle. Ces cours font partie du programme d'études du baccalauréat en langue française et comprennent l'étude de la stylistique comparée du français et de l'anglais, des notions théoriques de la traduction, ainsi que des exercices de traduction du français vers l'anglais et de l'anglais vers le français.

Deux nouveaux cours en traduction seront offerts au deuxième cycle à partir de septembre 2005. Ces cours, qui font partie du programme de la maîtrise en français, porteront sur l'étude d'approches contemporaines en théorie de la traduction et sur la pratique approfondie de la traduction (français-anglais dans le cas du premier cours; anglais-français dans le cas du deuxième) et du commentaire qui lui est associé.

Trois membres du département et un professeur émérite sont des traducteurs agréés et membres de l'Association of Translators and Interpreters of Saskatchewan. Un autre membre du département fait partie de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada. De plus, la directrice du département est membre de cette même association.

**Sybille Tremblay, Ph.D., professeure adjointe,
Département de français, Université de Regina**



Translation in the Government of Manitoba

In 1979, after 89 years of enacting laws only in English in Manitoba, the Supreme Court of Canada ruled that section 23 of the *Manitoba Act*, which states that all acts and regulations of the province of Manitoba must be adopted in French and English, was still valid. As a result, the province began the translation of its legislation. One might suppose that this event coincided with the creation of the Translation Services Branch, but in fact the branch had been providing general translation since 1974. The Supreme Court decision did create a need for translators with an excellent understanding of law. These translators, who initially worked in a Legal Translation Section within the general translation service, later became part of the Legislative Counsel Branch of the Department of Justice. The two translation branches operate independently and have very different mandates: Legal Translation is responsible for translation of all acts and regulations, while Translation Services, within the Department of Culture, Heritage and Tourism, is responsible for the translation of all other administrative or public documents of the Government of Manitoba, as well as interpretation services.



Smiles of greeting from the Translation Services team

Translation Services translates over 4.5 million words from English to French, and 500,000 words from French to English annually. Under Manitoba's French Language Services Policy, "...the services provided by the Government of Manitoba are offered, to the extent possible, in both official languages in areas where the French-speaking population is concentrated." This policy, adopted in 1982 by the Government of Manitoba, sets out the mandate for the work done by Translation Services. The branch has 24 positions, including 12 English-French translators, 2 French-English translators, 2 terminologists, 3 interpreters and 5 administrative staff.

Translators work simultaneously for various departments. It might seem that they are jacks of all trades and masters of none. However, while their skills

are not specific to one department, all develop areas of expertise: finance, law, health, agriculture, etc. The translation team is resourceful, and always finds the means to meet major project requirements such as translation of the Provincial Budget or the Throne Speech within short time frames.

Interpreters working with Translation Services must be versatile. They are required to provide simultaneous interpretation from French to English in the Legislative Assembly, and in both languages to standing committees, conferences and various events hosted by Manitoba. They may also provide escort interpretation for official visits. A large portion of their work is court and quasi-judicial consecutive interpretation so that all citizens of Manitoba can be heard in the official language of their choice. When they are not out on assignment, the interpreters are either preparing for upcoming ones or assisting in translation projects. To be successful in their work, interpreters must have an excellent knowledge of the Manitoba Government, both from an administrative and a political perspective. They must also have a thorough understanding of the legal system and know its terminology. Also important is the ability to remain calm and impartial in every situation.

In 1993, the first full-time terminologist position was created within the branch. A few years later, a second terminologist was hired. In May 2000, the Terminology Unit was officially created, although the terminologists had been working independently of the other units for several years. The creation of the Terminology Unit coincided with the purchase of terminology management software. That was a major turning point as it allowed for the conversion of drawer after drawer of printed terminology records to one accessible electronic database. It also meant that translators no longer had to compete for access to terminology as they could all access the bank simultaneously from their workstations. The terminology bank currently contains about 25,000 terms, mostly names of Government of Manitoba administrative bodies and programs. It is maintained by the two terminologists, with all translators contributing to it on a regular basis.

Translation Services' first 30 years were times of growth and challenges, with many changes happening in recent years. The branch is now using translation memory to enhance its ability to meet increasing demand, and to attract a new generation of translators and language professionals. As the future brings more changes and growth, Translation Services will continue to offer excellent working opportunities to language professionals in Manitoba and the rest of Canada. ☺



One word tells it like it is – busy!

By Mélanie Cwikla and John Statham



Traductrice autonome au pied des Rocheuses

○
Comment
s'organise le
travail autonome
dans les Prairies?
Une traductrice
de Calgary nous
raconte son
expérience.



Par Katherine Aerts



À quoi ressemble le marché de la traduction de l'anglais au français dans les Prairies? Les trois provinces des Prairies, soit le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta, constituent des marchés de traduction très différents que je ne prétends pas connaître. Je préfère donc parler de mon expérience personnelle de traductrice autonome vivant à Calgary depuis 14 ans et ayant décidé de se lancer à la pige après avoir travaillé en entreprise. J'avais commencé ma carrière à Montréal, lorsque la société pour laquelle je travaillais a décidé de centraliser ses services à son siège social de Calgary. Toute la famille est donc partie pour l'Ouest.

Quand vint le temps de faire le grand saut et de passer à la pratique privée, j'avais déjà une bonne connaissance du marché et des principaux acteurs sur la scène de Calgary, ville jeune, dynamique et en plein essor.

Calgary compte un grand nombre de sièges sociaux et d'organismes de recherche désireux de communiquer dans tout le pays et dans les deux langues. Beaucoup de petites entreprises ayant un site Web veulent le faire traduire dans le but de rejoindre leur clientèle dans l'est du pays, soit au Québec et dans les Maritimes. Les traducteurs qui travaillent dans les langues officielles sont donc généralement occupés, ainsi que ceux qui se spécialisent dans le secteur pétrolier. J'ai par ailleurs constaté que, souvent, les clients préféraient faire appel à des traducteurs locaux plutôt que de se diriger vers Ottawa ou le Québec, sentiment d'appartenance oblige!

Pour se faire connaître, le traducteur n'a pas à engager de grandes dépenses en publicité. Les clients consultent habituellement le site Web de l'ATIA et y trouvent la liste des membres par combinaison linguistique. Les clients sont généralement fidèles et aiment établir une relation de confiance avec le traducteur, qui devient parfois un prolongement de leur entreprise. Comme beaucoup d'entre eux ne connaissent absolument pas le français, il faut les initier à la réalité de cette langue, à savoir les caractères accentués, l'emploi des majuscules, l'horloge à 24 heures, notamment, et insister pour que toutes les unités de mesure soient métriques.

Mes clients viennent parfois du secteur gouvernemental, mais la très grande majorité travaillent dans le secteur privé, notamment dans des entreprises dont le siège social se trouve à Calgary et qui ont des bureaux situés à la grandeur du pays. Par ailleurs, les traducteurs de Calgary sont parfois sollicités par des entreprises et des organismes situés dans des régions du Grand Nord dont une partie appréciable de la population parle le français. Il nous arrive également de travailler pour des clients installés en Europe ou en Afrique du Nord, qui ont besoin de traductions en « français canadien ».

Grosso modo, mes conditions de travail sont sans doute comparables à celles de mes collègues du Québec. J'utilise essentiellement Microsoft Office et ne peux plus me passer d'Internet ni de Termium. Plusieurs traducteurs à Calgary possèdent Trados, outil que j'envisage de me procurer sous peu.

Quant aux tarifs, je crois que ceux qui se pratiquent à Calgary rivalisent bien avec ceux que l'on trouve en Ontario et au Québec et varient selon les clients, les domaines de spécialisation et les échéances.

Parmi les difficultés qu'on rencontre lorsqu'on travaille vers le français dans les Prairies, il y a le problème du perfectionnement professionnel. Il n'existe pas de programme de traduction à l'Université de Calgary, et l'ATIA n'offre pas d'ateliers de formation répondant à ces besoins. Alors, nous nous rendons dans l'Est pour assister aux colloques, congrès et séminaires... et pour rendre visite à des proches et à des amis. L'absence de relève est un autre problème. À défaut de programmes de traduction à l'université ou de possibilités d'apprendre les rouages du métier dans une équipe encadrée, il n'est pas facile de percer. Les traducteurs anglais-français qui travaillent ici ont pour la plupart une formation en traduction d'une université du Québec et sont venus s'installer dans l'Ouest plus tard.

Par ailleurs, le marché bouge. Pendant des années, le service de traduction de mon ancien employeur comptait en moyenne huit traducteurs à plein temps. Puis, certains ont regagné Québec. D'autres, dont je suis, sont restés à Calgary mais ont opté pour le statut d'indépendant. Nous connaissions déjà le métier et étions prêts pour le marché de la pige. Nous formons aujourd'hui une équipe informelle et très efficace. Nous nous entraînons, nous nous ressourçons, nous nous révisons et nous nous relayons pendant les vacances et les escapades en semaine. Après tout, nous vivons au pays de la poudreuse et des grandes randonnées, à pied, à vélo ou à cheval, en montagne. Ce genre d'entente est irremplaçable et n'a pas de prix. Mais même si la technologie nous permet de traduire de n'importe où, et bien qu'il ne soit plus nécessaire de rencontrer le client ou d'être dans la même pièce que ses collègues pour régler un problème de traduction, j'ai remarqué que beaucoup de clients appréciaient tout de même de voir « la tête du traducteur » de temps en temps.

Ma décision de pratiquer comme indépendante à Calgary m'a menée à une expérience des plus agréables et des plus enrichissantes sur les plans professionnel et personnel. Pour ce qui est de la qualité de vie, il n'y a — à mon avis — pas de meilleure manière de joindre l'utile à l'agréable. ☺

Le grain canadien en français

Constituée en 1912, la Commission canadienne des grains (CCG) est l'organisme fédéral chargé d'appliquer la *Loi sur les grains du Canada*, d'établir les normes définissant la qualité du grain et de régler le réseau de manutention du grain au Canada. Installée d'abord à Fort William, en Ontario, elle a vite constaté le besoin de déménager son siège à Winnipeg, centre principal des activités agricoles de l'Ouest canadien.

Au moment où la Commission canadienne des grains m'a embauchée pour assurer les services de traduction, en octobre 1985, très peu de ses documents avaient été traduits. La dotation du poste répondait donc à un besoin pressant. La CCG avait un budget de traduction et, à titre d'organisme fédéral, elle faisait traduire ses documents au Bureau fédéral de la traduction, mais les ressources financières à cette fin étaient plutôt limitées. La CCG a donc cru bon d'avoir un traducteur sur place pour répondre davantage aux besoins. En plus de traduire et de réviser les textes pour assurer l'uniformité et la qualité des communications en français, je devais coordonner les services de traduction et d'interprétation en langues étrangères.

Un réseau et un lexique

Il n'existait pour ainsi dire aucun ouvrage de référence dans le domaine céréalier de l'Ouest canadien. J'ai vite constaté le besoin de documenter mes recherches terminologiques et de travailler étroitement avec mes collègues du Bureau de la traduction et d'autres organisations, comme la Commission canadienne du blé, pour relever les défis et trouver des équivalents pertinents. Il fallait bien comprendre les rouages de l'industrie céréalière dans l'Ouest, et j'étais bien placée pour obtenir les explications voulues. Je pouvais consulter mes collègues, c'est-à-dire les spécialistes en la matière, qu'il s'agisse de l'inspection, de la pesée, de l'échantillonnage, du classement, des recherches ou de toute autre activité dans laquelle s'engage la CCG.

Le Réseau de traducteurs en agriculture, que j'ai créé au début des années 1990, est donc né de ce besoin de consultations. Il offre un forum de discussions sur la terminologie et sur des équivalents possibles pour rendre telle ou telle idée. Au début, les membres du Réseau se rencontraient tous les deux mois pour échanger des idées. À mesure que l'on a obtenu des éclaircissements sur les diverses activités, le besoin de se rencontrer a diminué. De nos jours, on ne se voit que deux fois par année. La technologie nous permet de rester en contact à longueur d'année, et on se consulte par courriel au besoin.



La dotation de mon poste de réviseure des communications en français à la CCG a donné naissance au Réseau et, ultérieurement, au *Lexique de terminologie de la CCG*, suite logique aux discussions tenues au fil des ans.

Le *Lexique* est affiché gratuitement dans le site Web de la CCG¹ depuis janvier 2004. Aux dires d'un collègue du Bureau, cet outil a bien mûri, a gagné en précision, et s'annonce incontournable pour tout traducteur ayant affaire aux grains. Puisque seule la CCG est responsable des activités d'inspection, de classement, d'échantillonnage et de pesée du grain dans l'Ouest canadien, et de tous les processus que ça comporte, mon rôle de traductrice et réviseure au sein de la CCG m'a permis d'apporter des précisions et d'enrichir le vocabulaire. Je contribue ainsi à uniformiser la terminologie utilisée dans les documents agricoles et je demeure à la disposition de mes collègues pour apporter les précisions qui s'imposent. L'acquisition récente de la mémoire de traduction Multitrans me permettra d'alimenter plus rapidement la base terminologique, et je prévois recommander l'achat de la version Web pour rendre le lexique en ligne plus convivial.

En contact avec les producteurs

Dans l'exercice de mes fonctions au sein de l'Unité des communications, je m'acquitte d'autres tâches associées aux communications dans les deux langues officielles.

Afin d'entretenir de bonnes relations avec les producteurs et de remplir sa mission, qui consiste à défendre leurs intérêts, la CCG estime indispensable qu'on leur parle de vive voix. Son présentoir est donc monté à plusieurs expositions agricoles dans l'Ouest canadien. J'accompagne le présentoir pour assurer la

○
Installée dans les Prairies, la Commission canadienne des grains, organisme fédéral, a jugé, en 1985, qu'il serait plus efficace d'embaucher un traducteur plutôt que d'envoyer le travail à l'extérieur. L'heureuse élue nous relate son parcours.



Par Louise Vandale



présence bilingue et pour mieux connaître les préoccupations des producteurs.

Notre édifice abrite plusieurs laboratoires de recherches sur les grains et les locaux de l'Institut international du Canada pour le grain. Ce dernier met en valeur les industries des grandes cultures canadiennes sur les marchés internationaux et intérieurs en offrant des cours aux intervenants de l'industrie ainsi qu'aux clients présents et éventuels. Plusieurs spécialistes de la Commission font des présentations, et notre unité offre des tournées de nos laboratoires. Agir comme guide m'offre donc une autre occasion de rencontrer des producteurs et d'autres membres de l'industrie. Nous offrons également des visites guidées à de nombreuses personnes qui en font la demande, qu'il s'agisse de représentants du secteur privé ou public, ou d'agriculteurs de l'Ouest et de l'Est. En effet, j'ai accueilli à quelques reprises des agriculteurs francophones de l'Est, tâche qui me plaît énormément.

La direction de la CCG a toujours encouragé l'emploi des deux langues officielles, et un bon nombre

d'employés anglophones ont suivi des cours de français. Évidemment, certains ont dû satisfaire aux exigences linguistiques de leur poste, mais ils sont nombreux à s'y intéresser vivement et à profiter de divers programmes. Ils viennent donc me demander à l'occasion des conseils terminologiques et linguistiques pour les aider à s'épanouir.

Je maintiens une liaison avec des organisations de l'extérieur comme la Régie des marchés agricoles et alimentaires du Québec. Puisque la *Loi sur les grains du Canada* n'est pas promulguée dans l'Est canadien, la Régie assume un grand nombre des mêmes fonctions dans l'Est. Les inspecteurs de la Régie utilisent régulièrement l'outil principal de travail de nos inspecteurs de grains, soit le *Guide officiel du classement des grains*, et travaillent de près avec nos employés au Québec et au siège ici à Winnipeg.

Mon poste offre des fonctions à la fois variées et intéressantes, et ce travail me passionne. ☺

1. www.grainscanada.gc.ca



PROGRAMME D'ASSURANCE POUR LES MEMBRES DE L'OTTIAQ

P₃ A₁ S₁ S₁ E₁ Z₁₀ -

V₄ O₁ U₁ S₁

L₁ E₁

M₂ O₁ T₁

Le programme d'assurance de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec est le seul qui puisse satisfaire parfaitement vos besoins d'assurance. Le seul qui vous offre des taux aussi avantageux. Et le seul pour lequel une équipe multidisciplinaire a été mise sur pied à votre intention.



Profitez ainsi de tarifs de groupe avantageux sur toutes les protections suivantes :

- assurance auto-habitation
- assurance vie, accidents, salaire
- assurance médicaments
- assurance voyage
- assurance juridique
- assurance des entreprises.

Pour obtenir vos cotisations groupées, contactez votre courtier avec un conseiller de Dale Parizeau LM.

**DALE
PARIZEAU
LM**

Cabinet de services financiers

HULL • JONQUIÈRE • MONTRÉAL
QUÉBEC (N.-E.) • SHERBROOKE

À votre service partout au Québec, COMPOSEZ 1 877 807-3756 www.dplm.com

Le Centre international de traduction littéraire de Banff

Le Centre international de traduction littéraire de Banff a vu le jour il y a trois ans. S'inspirant largement du Réseau européen de centres internationaux de traduction littéraire qui regroupe quinze centres, il est unique en Amérique du Nord. Chaque année, depuis 2001, quinze traducteurs, six auteurs et trois traducteurs-en-résidence chevronnés se retrouvent au Banff Centre for the Arts, niché en plein cœur des Rocheuses, pour travailler, participer à des échanges et se ressourcer.

La directrice du programme, Linda Gaboriau, qui a notamment traduit en anglais certaines pièces de Michel Tremblay, de Michel-Marc Bouchard et de Gratien Gélinas, ne cache pas que, si le centre a une vocation internationale, il est clairement axé sur la littérature des Amériques.

Les traducteurs du Mexique, du Canada (anglais et français) et des États-Unis peuvent travailler à des traductions d'œuvres provenant de partout dans le monde, quelle que soit la langue d'origine. Par ailleurs, les traducteurs originaires de l'extérieur de l'Amérique, qui viennent de tous les pays du monde, doivent nécessairement s'intéresser à une œuvre écrite par un auteur canadien, américain ou mexicain. C'est ainsi

que, l'année dernière, Ann-Marie MacDonald a pu rencontrer Shaul Levin, qui traduisait en hébreu le *Vol du corbeau*, Frances Itani a rencontré sa traductrice bulgare, Pravda Miteva, pour *Deafening*, et Robert Finley et sa traductrice catalane ont travaillé ensemble à *The Accidental Indies*.

Le Centre international de traduction littéraire de Banff a essentiellement deux objectifs. Tout d'abord, offrir aux traducteurs littéraires la possibilité de rencontrer l'auteur de l'œuvre en cours de traduction, de lui poser des questions, de connaître ses intentions, de débattre des nuances culturelles parfois difficiles à transmettre et d'approfondir le contexte de l'ouvrage. La traductrice bulgare de *Life of Pi*, a ainsi pu demander par écran interposé quelques précisions à Yann Martel, qui n'avait pu se rendre en personne à Banff.

Linda Gaboriau explique que la traduction littéraire est par essence un travail solitaire, et que la possibilité de rencontrer l'auteur d'une œuvre en cours de traduction est non seulement une chance inouïe mais une source d'enrichissement inégalée. Quant aux traducteurs qui n'ont pas l'occasion de parler à leurs auteurs, ils peuvent faire appel aux trois traducteurs-en-résidence chevronnés. Ainsi, en 2003, Margaret

Testimonial from 2004 Residency Participant

“On Sunday I'll be leaving Canada for a tiny spot on the other side of the world called Bulgaria, carrying with me my new love for this fantastic place and — what is more — feelings of the deepest respect for the wise policy of a country that wants to make its literature popular all over the world. The Literary Translation Program in Banff is a lifetime experience: it gives us the opportunity to evaluate our own achievements, to work with the writers whose books we are translating and to learn many new things; it also offers genuine friendship — friendship that is this tiny invisible thread that will be always tied to our hearts and make us the most sincere messengers of Canadian literature in our countries.”

— Pravda Miteva, Bulgaria



○
Faire connaître la littérature des Amériques et briser l'isolement du traducteur littéraire

Par Karima Afchar

Témoignage

« L'occasion qui nous a été donnée, à Banff, de dialoguer avec des traducteurs aux langues, à l'expérience et aux intérêts si divers, a été une merveilleuse chance de ressourcement et d'élargissement de nos horizons en tant que traducteurs littéraires. Le simple fait de "parler métier" avec d'autres artisans a été pour nous enrichissant car les questions techniques venues d'une autre expérience linguistique, d'une autre tradition littéraire s'ajoutaient au plaisir de rendre compte de notre propre cheminement. En tant que "professeurs invités", nos responsabilités consistaient à présenter une conférence-dialogue prenant en exemple nos propres expériences, ainsi qu'à poursuivre des discussions et des échanges avec les divers participants. Les conditions dans lesquelles ces échanges ont eu lieu étaient non seulement conviviales, fertiles et chaleureuses, mais elles ont permis à tous les participants de valoriser leur profession, qui est par définition solitaire, en créant un forum à nos yeux exceptionnel, fraternel et amical. »

— Emile et Nicole Martel, Canada

Sayers-Peden, traductrice américaine de Carlos Fuentes et d'Octavio Paz, notamment, a partagé ses connaissances, répondu aux multiples questions et aiguillé les traducteurs en manque d'auteur.

Le deuxième objectif du programme de Banff est de permettre la création d'un forum international : trois à quatre fois par semaine, les traducteurs se retrouvent et parlent métier. Les traducteurs canadien-anglais, roumain et russe de *La Petite fille qui aimait trop les allumettes*, de Gaétan Soucy, ont pu, par exemple, parler des défis qu'ils rencontraient, explorer la notion de différence culturelle et, pour quelques jours, oublier leur isolement. Linda Gaboriau parle avec enthousiasme de ces rencontres qui donnent lieu à des échanges sur la littérature internationale. « Les participants repartent de Banff avec une plus grande connaissance de la littérature canadienne et mexicaine. » La littérature américaine ayant déjà acquis ses lettres de noblesse, la directrice du Centre international de traduction littéraire de Banff reconnaît que ces forums permettent de faire la promotion des littératures canadiennes et mexicaines, plus discrètes et moins connues que celle de leur voisin.

Linda Gaboriau décrit son rôle avec passion : « J'ai l'impression d'être un menuisier, dit-elle. Je construis la charpente de ce centre, brique par brique. » Elle s'est donné pour mission de mettre le Centre sur la carte littéraire, d'assurer son financement et d'en consolider l'existence. « Les traducteurs littéraires, ajoute-t-elle, sont attachants, généreux et ouverts sur le monde. »

Le programme de résidence est ouvert à tous les traducteurs littéraires établis, de quelque langue que ce soit, qui ont déjà publié au moins un livre ou qui ont un contrat signé d'une maison d'édition. Tous les



L'année de l'inauguration du Centre international de traduction littéraire de Banff.

Assis, dans l'ordre habituel : Alexis Levitan, Breon Mitchell, Helen Rioux, Margarita Pena, Claudine Potvin, Linda Gaboriau, Patricia Godbout, Magdalena Levy. Deuxième rangée : Laurie Dawson, Kathy Morrison, Philippe-Henri Ledru, A.F. Moritz, Anton Garikano, Anne Malena, Carol Holmes, Ioulia Kounina, Susana Wald, Ludwig Zeller. À l'arrière : Nathalie Stephens, Mark Shafer.



Testimonial from 2004 Residency Invited Writer

“Translation, like writing, is both art and craft. With a touch of alchemy. When translator and author actually get to meet, the result can be inspired. Darwin said, “God is in the details.” It is the same for a great translation; details illuminate the entire work. Nuance is what translates language into art. There is no substitute for the direct connection that Banff provides.”

— Ann-Marie MacDonald, Canada

genres sont admis : romans, essais, poésie, théâtre et littérature jeunesse.

C'est le conseil consultatif du Centre, composé de Linda Gaboriau et de six traducteurs, représentant les associations de traducteurs littéraires du Canada, des États-Unis et du Mexique, qui étudie les dossiers et

sélectionne les candidats. Les traducteurs acceptés reçoivent une bourse couvrant les frais de participation.

En 2005, le programme débutera le 12 juin et se déroulera jusqu'au 2 juillet. Pour obtenir plus de renseignements, on peut consulter le site du Centre à www.banffcentre.ca/programs/program.aspx?id=220. ☞

TransLit, An Anthology of Literary Translations

TransLit began 12 years ago, on the initiative of a small group of translators in the Association of Translators and Interpreters of Alberta (ATIA), who formed a Literary Translation Collective to raise awareness of the art of literary translation. It was the inspiration of Susan Ouriou to publish an anthology of literary selections with translations, with English or French always one of the language pairs. She edited the first two volumes in 1992 and 1994. The project built on co-operation, gaining support from the Literary Translators' Association of Canada (LTAC) to publish its members' translations. The next two volumes, in 1996 and 1999, were edited by Nésida Loyer, who widened the anthology's circulation.

TransLit Volume 5, edited by Maureen Ranson, received funding from the Alberta Foundation for the Arts and was published in 2001 by Red Deer Press in Calgary. It presented 17 translations in 7 language combinations with fictional voices from vastly different worlds—a bag lady, a dead woman, a dominatrix, a thief. Readings were enthusiastically received by translation students and the public at the University of Ottawa, the University of Alberta in Edmonton, a Montreal bookstore and the Alliance Française in Calgary. A 10-year retrospective reading in Vancouver was part of the 2002 World Congress of the International Federation of Translators (FIT).

The tradition continues in *TransLit Volume 6* with translations by 17 translators (in Alberta, Quebec, Ontario, Newfoundland, Saskatchewan, France, and the U.S.) of 10 prose and 9 poetry selections by 19 writers

(from Quebec, B.C., Alberta, Ontario, Newfoundland, Saskatchewan, Cuba, and Germany) portraying map-dreamers, map-makers, music-makers and murderers in English, French, Portuguese, German, Catalan, and Spanish.

Readings were organized at the University of Manitoba in Winnipeg in May 2004, in June at Concordia University in Montreal, and at the Banff International Literary Translation Centre three-week residency program, where the anthology project was shared with translators from Canada, the U.S., Mexico, the Netherlands, Bulgaria, Romania, and Israel. In September, *TransLit* contributors gave readings in Calgary at the Alliance Française and 'Word on the Street', and in Edmonton at the International Translation Day mini-conference at the University of Alberta and the ATIA Annual General Meeting.

The six volumes tally translations of over 130 writers, some well known and some new to readers, all of whom generously gave permission to reproduce their work. Some of the translators are eminent and respected; some are newcomers exploring a passion. All faithfully rendered and stylishly adapted the work they chose for readers in Canada and worldwide, enabling writers to cross cultural boundaries and reach wider audiences, promoting Canadian culture to the world, bringing other cultures to Canada through their literature, and fostering respect for translation, writing and cultural diversity.

For more information, see the ATIA Web site at www.atia.ab.ca. ☞

○
*Map-dreamers,
map-makers,
music-makers and
murderers are the
muse for Vol. 6.*

By Maureen Ranson



Alberta Toasts Translation

○
*International
Translation Day
becomes a popular
annual event.*

By Valerie Henitiuk

Gaps, lacunae, the absent or impossible perspective... if we want to show why translation is important, why not look to the translations that we do not (yet) have and consider why we do not have them? Inspired by this notion, the University of Alberta's second annual International Translation Day conference took as its theme: "Translations That Wouldn't Be." A diverse audience was treated to presentations on archived or lost versions, as well as ideal but non-existent author/translator pairings.

IF WE WANT TO SHOW WHY
TRANSLATION IS IMPORTANT,
WHY NOT LOOK TO THE
TRANSLATIONS THAT WE DO
NOT (YET) HAVE AND CONSIDER
WHY WE DO NOT HAVE THEM?

In Edmonton, ITD/St. Jerome has been celebrated with a mini-conference since 2003. Organized by Dr. Anne Malena of the Modern Languages and Cultural Studies Department and Valerie Henitiuk of the Comparative Literature Programme, this full-day, no-charge event brings together a broad range of academics, practitioners, and members of the general

public. In the first year, a call for papers on the topic of "Translations I Have Loved and Loathed" invited those with an interest in the field to meet and share their ideas. Scholars from across campus responded enthusiastically, and an annual tradition was born.

This year's keynote address was delivered by Suzanne Jill Levine. Dr. Levine, a well-known translator of Latin-American fiction and author of *The Subversive Scribe*, is a vocal champion of the resistant, autonomous translator. With often hilarious examples drawn from her own versions of Guillermo Cabrera Infante, Manuel Puig, and other novelists, she demonstrated the creativity that a collaborative approach can offer. Various presentations followed, with plenty of time for casual debate over coffee and lunch. The day concluded with bilingual readings from *TransLit*, an anthology of literary translation produced in Calgary by the Association of Translators and Interpreters of Alberta, savoured with a little wine. The following afternoon, a seminar entitled "The Translation Doctor Is in!" wrapped up ITD 2004 with an electrifying discussion of specific issues and concerns.

Generous sponsors have stepped forward to support our ITD celebrations, underscoring the event's wide popularity. Funding is currently provided by several U. of A. departments and programmes, including the Office of the Dean of Arts, as well as by the Literary Translators' Association of Canada, the provincial Translation Bureau, and ATIA. Among the dignitaries offering welcoming remarks this year was City Councillor Michael Phair, who proclaimed Sept. 30 Translation Day in Edmonton. A book raffle, made possible through donations from presses and individuals, allowed us to raise seed money for ITD 2005.

Programmes for the ITD 2003 and 2004 mini-conferences can be found at: <http://members.shaw.ca/vhenitiuk/CONFERENCES.htm>. ☞



Valerie Henitiuk, *C. Tran.*, is professor, Comparative Literature Program, University of Alberta.

Trois associations confrontées à des enjeux similaires

Les trois associations langagières des provinces des Prairies célèbrent ces temps-ci leurs 25 ans d'existence. Nous avons donné la parole à chacune de leurs trois présidentes en leur demandant d'aller au-delà des chiffres et de nous parler de leurs grands dossiers actuels. Il s'agit respectivement de Mélanie Cwikla pour l'ATIM, d'Elisabet Råfols-Sagués pour l'ATIS et de Regina Landeck pour l'ATIA.

L'Association des traducteurs et interprètes du Manitoba (ATIM) a été fondée en 1980. En 2004, les membres votaient en faveur de l'ajout de « terminologues » au nom de l'association, reflétant ainsi l'importance grandissante que l'industrie accorde à ces professionnels. Comme les autres associations provinciales et territoriales, l'Association des traducteurs, terminologues et interprètes du Manitoba est affiliée au Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada (CTTIC). Elle a pour mandat de protéger l'intérêt du public manitobain en attestant de la compétence de ses membres selon les normes nationales d'agrément. L'ATIM compte 60 membres, dont une terminologue agréée et deux interprètes agréés. L'anglais est la langue de travail commune à tous les membres, qui sont regroupés sous sept combinaisons linguistiques. La majorité des membres traduisent de l'anglais vers le français, mais de plus en plus de traducteurs en langues étrangères obtiennent l'agrément.



(suite à la page 18)



This year the Association of Translators and Interpreters of Saskatchewan (ATIS) celebrates the 25th anniversary of its founding. In May, at our AGM in Regina, we will hold a small conference to celebrate our profession and our commitment to professional development. It will also be an occasion to recognize the founding members of the association and all the members who have volunteered their time and expertise to keep our organization running.

As another way of celebrating our 25th anniversary, our website has been given a new look.

At this time ATIS has 65 members, of which 38 are certified and 27 are associate members or certification candidates. There is an admission exam to become an associate member. Our members work in 19 different language combinations, but the main combinations are English-French and

(cont. on page 18)

The Association of Translators and Interpreters of Alberta (ATIA) was founded in 1979 and celebrated its 25th anniversary in 2004. As of January 2005, our membership consists of 100 founding/certified members and 39 associate members, 4 conference interpreters and 1 certified court interpreter. In all, 36 language combinations are represented. In the official language combinations, we have 22 certified/9 associate members for EN-FR and 14 certified/3 associate members for FR-EN.

There are 5 membership categories: associate translator, associate court interpreter, certified translator, certified court interpreter and certified conference interpreter. Most members work as translators and on a part-time basis.

Candidates must pass the associate level exam and are required to become certified within 6 years of joining as associate member. In order to qualify for admission to



(cont. on page 19)



**Mélanie Cwikla, C. Tran.,
présidente de l'ATIM**



**Elisabet Råfols-Sagués,
President of ATIS**



**Regina Landeck,
President of ATIA**





L'ATIM compte exclusivement sur des bénévoles, dont certains œuvrent au sein de l'association depuis ses débuts, pour toutes les activités qu'elle organise. L'activité la mieux connue est sans doute le « dîner de la Saint-Jérôme ». Chaque année, une quarantaine de traducteurs et intervenants de l'industrie de la langue se réunissent à l'occasion de la Journée mondiale de la traduction. En plus d'être une grande réunion annuelle, l'activité est également une occasion de réseautage unique pour tous les participants. L'ATIM organise également des activités de perfectionnement professionnel, que ce soit des ateliers d'une journée animés par des conférenciers invités ou de courts ateliers sur la présentation d'un dossier ou la création d'une petite entreprise, par exemple. L'association collabore aussi avec d'autres groupes

pour appuyer certaines activités qui sont d'intérêt pour les traducteurs.

L'ATIM est une petite association qui doit relever de grands défis. Dans les dernières années, l'industrie de la langue au Manitoba a beaucoup évolué. Le public est davantage conscient de l'importance de faire appel à des professionnels, et l'ATIM reçoit de nombreuses demandes de renseignements. La majorité des demandes portent sur les langues officielles, mais un nombre grandissant d'entreprises est à la recherche de traducteurs en langues étrangères. Une évolution se fait également sentir chez les membres. Ils sont plus conscients de l'importance du perfectionnement professionnel et de la valeur de leur titre professionnel. L'ATIM doit offrir des possibilités de perfectionnement professionnel qui répondent aux besoins de ses membres et elle doit également tenter d'organiser des activités qui rejoignent tant les traducteurs en langues officielles que les traducteurs en langues étrangères.

Comme l'année 2005 marque le 25^e anniversaire de l'ATIM, le conseil de l'association compte organiser davantage d'activités sociales et professionnelles. L'ATIM veut profiter de cet anniversaire pour faire avancer certains dossiers importants. Premièrement, elle aimerait que le Manitoba soit la cinquième province à protéger les titres de traducteur agréé, de terminologue agréé et d'interprète agréé. Deuxièmement, l'ATIM veut poursuivre ses efforts de recrutement intensifs entrepris en 2004 afin d'encourager les traducteurs qui comptent plusieurs années d'expérience à présenter une demande d'agrément sur dossier pour devenir membres de l'association. L'ATIM compte profiter de son 25^e anniversaire pour rehausser la valeur de la profession dans toute la province et donner un regain d'énergie à ses membres. ☺

DANS LES DERNIÈRES ANNÉES, L'INDUSTRIE DE LA LANGUE AU MANITOBA A BEAUCOUP ÉVOLUÉ. LE PUBLIC EST DAVANTAGE CONSCIENT DE L'IMPORTANCE DE FAIRE APPEL À DES PROFESSIONNELLS.



French-English (25 certified and 18 associate members), with Spanish-English, English-Spanish and English-Chinese also well represented. We have one certified member who works from English to Cree.

ATIS members work mainly as freelancers, but some also work in the private and public sector. We have a good representation of university professors from the University of Saskatchewan and the University of Regina.

Being a small association, we face many challenges to keep the wheels turning and to provide all the benefits that members of other associations take for granted. Title protection, for instance, is a goal still in the distant future. Our most immediate concern is offering opportunities for professional development, not only for certification candidates, but also for certified members who have been practising the profession for many years.





the certification procedure, candidates must prove that they have achieved the prerequisites: either a translation

degree plus one year of experience, or four years of experience, preferably augmented by mentoring. The word-count equivalent per year is 100,000 for official languages and 30,000 for all other language combinations.

In 2002, ATIA started to investigate professional title protection. In Alberta, professional title protection is governed by the *Professional and Occupational Associations Registration Act* (POARA, 1985), which in 2002 governed twelve different occupations. The process of achieving title protection involves the creation of new legislation, a time-consuming, costly procedure with an uncertain outcome in times of deregulation. We are currently debating whether to embark on this challenge.

The current council of ATIA is focusing on professional training and networking with stakeholders. There are not many training options for translators at post-secondary institutions in Western Canada. In 2003, ATIA made a proposal for a distance-based translation certificate (and possibly degree) program to Athabasca University, a leader in distance education. Although the proposal was received with considerable interest, it was pointed out that there would be no funding available. In the meantime, ATIA has initiated a tutorial program for associate-level candidates, which is also open to candidates from other associations. The candidate is matched with a tutor who guides the student through a set of translations and provides feedback. For associate members, we offer an informal mentoring process. We also encourage those members to take advantage of the CTTIC exam preparation course offered by ATIO. In



THE CURRENT COUNCIL OF ATIA IS FOCUSING ON PROFESSIONAL TRAINING AND NETWORKING WITH STAKEHOLDERS. THERE ARE NOT MANY TRAINING OPTIONS FOR TRANSLATORS AT POST-SECONDARY INSTITUTIONS IN WESTERN CANADA.

addition, all members are encouraged to keep track of their professional development activities.

As part of its networking activities, ATIA is currently negotiating a memorandum of understanding with NorQuest College in Edmonton and with Bow Valley College in Calgary. The goal is to offer graduates of the legal interpretation programs the opportunity to join ATIA as associate court interpreters. Pay rates for court interpretation in Alberta are rather low, between \$15 and \$30/hour. A lot of work will have to be done to raise the profile of court interpreters.

In conclusion, ATIA, as one of the smaller associations affiliated with CTTIC, is facing many challenges in order to provide its membership with valuable services. We are, however, looking ahead with confidence. ATIA will continue to pursue the development of training programs and will network with other associations and stakeholders in the field. ☺

In 2003 we made the difficult decision to sign CTTIC's mutual recognition agreement. It was difficult because our members have problems becoming certified since no translation degree program is offered by the province's universities and since opportunities for work and for professional development are lacking. While we feared a decrease or stagnation in membership, not signing meant staying isolated and left behind.

Two years later, we can fairly say that the feared decrease in membership has happened, as many of our associate members have decided to follow other paths.

Looking forward, we feel that our ties to CTTIC are extremely important as they allow us to benefit from collaboration and from pooling resources with other associations. ☺

1. www.atis-sk.ca



OUR MOST IMMEDIATE CONCERN IS OFFERING OPPORTUNITIES FOR PROFESSIONAL DEVELOPMENT, NOT ONLY FOR CERTIFICATION CANDIDATES, BUT ALSO FOR CERTIFIED MEMBERS WHO HAVE BEEN PRACTISING THE PROFESSION FOR MANY YEARS.



À tout seigneur, tout honneur

propos recueillis par
Eve Renaud, trad. a. (Canada)

En novembre dernier, l'OTTIAQ nommait membre d'honneur M^{me} Betty Cohen, trad. a., figure bien connue de cet ordre qu'elle veut rendre si visible. Agréée en 1981, M^{me} Cohen s'est lancée au service de l'Ordre. Elle répond ici à quelques questions sur son parcours, ses vœux, ses espoirs et ses craintes.

Circuit : Pourquoi avoir choisi de devenir traductrice ?

Betty Cohen : J'avais choisi d'être interprète dès le lycée. Et puis j'ai en partie choisi la traduction croyant pouvoir travailler chez moi et élever tranquillement mes enfants ! Je suis un peu loin du compte, mais j'ai quand même travaillé chez moi. La vocation professionnelle est venue un peu plus tard, quand je suis entrée à la Société des traducteurs du Québec (STQ), l'ancêtre de l'Ordre. Mais tout ça n'était pas du tout programmé. Les choses se sont succédé, les unes appelant les autres.

C. : Même sans vivre de traduction littéraire, entretenez-vous une certaine idée romantique de la traduction ? Proche de la littérature, des lettres, de la culture ?

B. C. : Je crois sincèrement qu'on ne peut être traducteur sans aimer les langues et qu'on ne peut aimer les langues sans aimer la culture et les lettres. Bien que la plupart d'entre nous vivons de traductions arides, nous avons tous, je crois, une envie de traduction littéraire quelque part. C'est vrai en tout cas pour moi, et je traduirai peut-être un livre un jour. Pour le moment, je ne me sens pas du tout à la hauteur. Il faut aussi être un peu écrivain pour faire de la bonne traduction littéraire.

C. : Pourquoi être devenue membre de la STQ ?

B. C. : Parce que c'était la chose à faire, l'évolution normale. Nous avions à l'époque des professeurs qui étaient très actifs au sein de la STQ et qui en faisaient la promotion. Je vous parle notamment de Paul

Horguelin et de Robert Dubuc. Être membre agréé de la STQ semblait un passage obligé pour quiconque voulait être pris au sérieux et faire carrière. Et puis la STQ se déplaçait, venait se présenter aux étudiants chaque année. Pour l'instant, malheureusement, l'Ordre répond aux demandes sans faire d'approche.

C. : Vous avez piloté avec succès le dossier de l'appartenance de la STQ au cénacle des ordres professionnels. Nous y avons gagné une visibilité et une considération plus que nécessaires. Vous arrive-t-il de regretter le caractère bon enfant, un peu syndical, du genre groupe d'entraide qu'avait la STQ ?

B. C. : Je ne regrette pas du tout que nous ayons enfin obtenu une reconnaissance et un titre. Mais il est vrai que l'ampleur de la tâche et de la réglementation qu'il a fallu mettre en place dans les années qui ont suivi a été telle qu'elle a fait disparaître le côté agréable de l'association. Cela dit, les fins de réunion de Conseil de la STQ étaient plus drôles que celles du Bureau de l'OTTIAQ. Elles finissaient souvent par un verre entre amis dans un bar — en toute sagesse bien sûr ! [Rires]

Se poser davantage en professionnels

C. : On a répété à loisir qu'il fallait souvent renseigner les clients sur la nature du travail de traduction. Certains clients, très bien renseignés sur les aspects techniques tout au moins, ont adopté les outils d'aide à la traduction pour accélérer la rédaction et la traduction des documents à venir. Est-ce que les clients et les traducteurs ont autant de chance de gagner cette lutte d'influence, selon vous ?

B. C. : Selon moi oui. Mais il faut pour cela que les traducteurs arrêtent de tout accepter et se posent davantage en professionnels. Je sais que c'est difficile, et nous sommes tous confrontés à des clients qui veulent tout, tout de suite, pas cher. Mais lorsqu'on prend la peine de leur expliquer qu'un travail vite fait

est un travail mal fait et que cela leur nuit à eux plutôt qu'à nous, ils comprennent et acceptent... ou paient le prix parce que c'est vraiment pressé. Aux champions des mémoires de traduction et de la traduction phrase par phrase, répondons oui lorsque le texte peut s'y prêter. Après tout, les textes très techniques ne sont jamais de la grande littérature. Mais sachons répondre non lorsque cela devient aberrant. Refusons surtout d'être payés au mot et de ne traiter que des bouts de textes, car c'est de l'exploitation pure et dure ! Respectons notre profession et respectons-nous nous-mêmes si nous voulons avoir le respect des autres. Vous parliez plus tôt de l'aspect syndical de la STQ. C'est là qu'il faut le ressortir, d'autant plus qu'il n'est aucunement incompatible avec la recherche de qualité nécessaire à la protection du public. De ce point de vue, c'est même un devoir !

C. : Croyez-vous que le désir de vitesse et de productivité menace notre profession ?

B. C. : Oui. Cela ne fait aucun doute. Mais je répète ce que j'ai dit. C'est à nous, professionnels, d'agir en tant que tels et d'avertir des dangers de cette vitesse. Nous ne gagnerons pas demain, mais l'alpiniste qui arrive au sommet d'une montagne a commencé au pied et a grimpé pas à pas.

C. : Quelles sont, d'après vous, les conséquences de la mondialisation pour la traduction, et notamment pour les tarifs ?

B. C. : C'est une épée de Damoclès brandie depuis un certain nombre d'années sans qu'on ait vu de grosses différences dans les tarifs demandés dans les divers pays. Au contraire, la demande en traduction a tellement gonflé en Europe, par exemple, que les tarifs sont plus élevés qu'avant. Certes la concurrence existe et certains documents se prêtent bien à l'externalisation ou à la sous-traitance hors du pays, mais comme je le disais dans un « Pour commencer » de *Circuit*, à l'époque où j'étais directrice du magazine, dans « localisation »,

il y a « local », et ce que j'ai vu jusqu'à présent, c'est plutôt une recherche de l'authenticité, donc de la personne qui puisse donner cette authenticité. Par conséquent, nous n'obtenons pas le premier contrat d'un client qui cherche le moindre coût et qui trouvera peut-être un traducteur francophone en Afrique qui lui prendra la dixième du prix, mais nous obtenons le second, après qu'il a eu sa leçon et que le tout lui a coûté quatre fois plus cher que prévu. J'ai souvent vu cela.

C. : Quelle bataille avez-vous maintenant envie de livrer pour la traduction ?

B. C. : Aucune ! J'ai déjà donné ! [Rires]. Cela dit, les batailles ne manquent pas. Vous parliez de visibilité du titre. Je crois qu'il y a beaucoup à faire. Sans dépenser des sommes folles en publicité, nous pourrions être présents sur la scène sociale et politique dès qu'il s'agit de langue, donner de la voix dès qu'il y a une tribune ou un créneau, et parler haut et fort de la traduction. Nous parlions des délais trop courts. Pourquoi ne pas écrire des articles dans les revues des autres professions pour expliquer ce qu'est la traduction et pourquoi elle doit prendre le temps qu'elle prend ? Pourquoi ne pas parler de qualité de la langue et accompagner l'Office québécois de la langue française de façon plus ouverte ? En ce qui concerne notre place dans le système professionnel, pourquoi ne pas rappeler au gouvernement qu'il ne fait pas ce qu'il prêche puisqu'il continue d'engager des traducteurs non agréés ? L'OTTIAQ a accueilli les traducteurs judiciaires, mais nous ne parlons presque pas d'eux alors que tout est à faire sur ce plan. Les idées ne manquent pas.

Pour tout dire, je travaille actuellement avec un comité de l'OTTIAQ à une demande que nous voudrions présenter à l'Office des professions de Québec dans quelques mois. L'idée est d'obtenir que certains types de documents ne puissent être traduits ou visés que par des traducteurs agréés. La route sera probablement très longue, mais qui ne risque rien n'a rien. ☺

Notes et contrenotes

Billets vers

Eve Renaud, trad. a. (Canada)

Étymologie

Nos billets de banque sont imprimés sur des pièces... de coton. De 1935 à 1939, le papier monnaie était à 75 p. 100 en fibres de lin et à 25 p. 100 en fibres de coton. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les proportions ont été inversées, le lin étant réservé aux uniformes militaires. Nous sommes passés au tout coton en 1983, étant donné les dispositions législatives québécoises sur l'environnement. D'où le terme « billet vert ».



Harmonie

Depuis un an, la Banque du Canada nous offre des billets doux. Non pas que ceux-ci soient imprimés sur du cachemire, mais plutôt qu'ils sont devenus « véhicules de poésie ». Par conséquent, nous thésaurisons désormais avoirs et savoir.

C'est ainsi que le balbuzard a déserté le billet de 10 \$, maintenant consacré au souvenir et au maintien de la paix, et sur lequel on peut lire un extrait du poème *In Flanders Fields*, de John McCrae, et sa traduction par Jean Pariseau, intitulée *Au champ d'honneur*.

L'innovation et l'exploration ont fait fuir la bernache du billet de 100 \$, désormais orné d'une carte du Canada et de la dernière strophe d'un poème de Miriam Waddington évoquant Jacques Cartier, traduit par Christine Klein-Lataud.

Anthologie

Si numéraire avait toujours rimé avec littéraire, je vois d'ici l'intérêt courir et la culture grandir! En

taxi, par exemple, vous triturez votre billet en attendant la fin de la course, et vos yeux se portent sur le petit poème du 20 \$. Dans la file qui serpente jusqu'à la tasse de café fumante, vous mémorisez les rimes de votre 5 \$. Quelques dépenses courantes et bientôt vous pouvez réciter *La légende des siècles* et *Paradise Lost*.

Hélas, que de temps perdu depuis que le Canada bat monnaie! Songez qu'en 1935, le verso des billets présentait des allégories. Or, qui dit allégorie, dit poésie! Il y avait forcément matière à rimes. Riches ou pauvres.

Tiens : pour le billet français de 1 \$, avec son allégorie de l'agriculture, cet extrait de la fable de La Fontaine, *Le Jardinier et son Seigneur* : « Il avait de plant vif fermé cette étendue./Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue² [...] ».

Dans la version anglaise de Norman B. Spector, autre plante, même effet : « With live, flourishing hedge he's enclosed this plot./ There grew sorrel aplenty, and likewise lettuce, a lot [...] ».

Pour les récoltes que célèbre le 10 \$ anglais, du William Butler Yeats : « All his happier dreams come true — [...] / Grounds where plum and cabbage grew [...] » Hugo aurait eu le pendant français : « Ô Dieu! la sève abonde, et, dans ses flancs troublés, / La terre est pleine d'herbe et de fruits et de blés [...] ».

Le rythme, voire le logarithme, nous amène aux coupures de 100 \$, dédiées au commerce et à l'industrie. Je vous entends d'ici :

À toutes jambes fuient Érato et Calliope... Sûrement tu as mis les muses en déroute. Mettre en vers l'industrie, c'est œuvre de cyclope! Il faut avoir l'esprit parti à vau-de-route.

À quoi je répondrai :

Point de muse en déroute! Il faut compter ici... Sur le maître Racine et son *Iphigénie* :

« À qui dois-je imputer cette fuite soudaine? Mon respect a

Échappées sur le futur

5 – 8 mai 2005, Bruxelles (Belgique) — **xx^e biennale de la langue française**. Thème : « **Quelle place pour le français en Europe ?** ». Renseignements : www.biennale-lf.org

18 – 21 mai 2005, Maastricht (Pays-Bas) — **4th International Maastricht-Lódz Duo Colloquium : « Translation and Meaning » Maastricht Session**. Renseignements : www.hszuyd.msti.translation-and-meaning.nedweb.com

1^{er} – 3 juin 2005, République de Singapour — **ASIALEX 2005 Words in Asian Cultural Context**. Renseignements : <http://asialex.nus.edu.sg/>

2-3 juin 2005, Paris — **Colloque international : « Le sens en traduction »**. École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT), Paris III Sorbonne Nouvelle. Renseignements : www.esit.univ-paris3.fr/colloque.html

24 – 29 juillet 2005, Madison (Wisconsin) — **AILA 2005 14^e Congrès mondial de linguistique appliquée**. American Association for Applied Linguistics. Renseignements : www.aila2005.org

4 – 7 août 2005, Tampere (Finlande) — **xvii^e Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs : « Rights on! »**. Renseignements : www.fit2005.org

9 – 11 septembre 2005, Monterey (Californie) — **Professional Education of 21st Century Translators and Interpreters**. Monterey Institute of International Studies Graduate School of Translation and Interpretation. Renseignements : www.iti.org.uk/uploadedFiles/events/050210%20Montereyconference%20new.pdf

23 – 25 septembre 2005, Lódz (Pologne) — **4th International Maastricht-Lódz Duo Colloquium « Translation and Meaning » Lódz Session**. Université de Lódz. Renseignements : www.hszuyd.msti.translation-and-meaning.nedweb.com/

2 – 5 novembre 2005, Montréal (Québec) — **Colloque Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC)/American Literary Translators Association (ALTA)**. Hôtel Omni Mont-Royal. Renseignements : www.literarytranslators.org/conference.html

9 – 12 novembre 2005, Seattle (Washington) — **46th Annual conference American Translators' Association**. Renseignements : www.atanet.org

fait place aux transports de la Reine. »

Voilà pour l'industrie!

Et je compte bien soumissionner auprès de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada pour obtenir le contrat de traduction des billets de banque et négocier ferme mon droit d'auteur en proportion du tirage!

Gabegie

La poésie et l'argent, quoi qu'on en pense, font bon ménage. En témoigne la commission Gomery, qui

nous a déjà permis d'entendre plusieurs traductions en prose de ce cinquantenaire de Robert Frost :

« Never ask of money spent
Where the spender thinks it went.
Nobody was ever meant
To remember or invent
What he did with every cent. »
— *The Hardship of Accounting* (1939)

1. Chaque billet de cette époque était unilingue, mais la Banque émettait une série en français et une autre en anglais (www.banqueducanada.ca/fr/billets/general/caracteristique/).
2. En désaccord avec les accords? Il vous faut en parler directement à La Fontaine...

Entre traduction et adaptation notre cœur balance...



Le plus récent numéro de **Palimpsestes** (n° 16, 2004), la revue du Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français/français-anglais (le TRACT), est consacré au couple traduction et adaptation, à ces deux pôles du continuum du transfert et de la communication, comme l'explique Jean-René Ladmiral dans son « Lever de rideau théorique », et à leurs rapports sur la scène littéraire. Après avoir tracé quelques esquisses conceptuelles dans son article inaugural, où les couples d'opposition bien connus de la lettre et de l'esprit, mais surtout des sourciers et des ciblistes, sont bien campés dans ce qu'il appelle le « théorème de dichotomie », Jean-René Ladmiral signale l'ampleur des problématiques auxquelles renvoient notre cher « petit » couple, et cite la solution d'un Québécois, Gérald Robitaille, dans une traduction tout à fait exemplaire de la fameuse tirade de Hamlet que nous fit parvenir Shakespeare : *To be or not to be, that's the question = Vivre ou mourir, tout est là*. Et la balance, dans cet exemple, penche évidemment plus du côté de l'adaptation que de la traduction. (Encore qu'on pourrait trouver une finale mitoyenne, une adaptation avec trace si l'on peut dire, dans un texte administratif ou commercial par exemple, comme *Toute la question est là*.) Pascale Sardin étudie justement ce rapport entre traduction et

adaptation au théâtre dans son article sur le rôle des traducteurs de trois dramaturges irlandais (John Millington Synge, Samuel Beckett et Brian Friel). S'il est vrai que les traducteurs font figure de « corsaires » au théâtre, l'auteur ne manque pas de signaler aussi qu'ils doivent naviguer « en eaux troubles, et [...] sans cesse rétablir l'équilibre instable qui se joue entre lisibilité et obscurité, intelligibilité et étrangeté. » On trouvera plus loin dans ce numéro un article de Michaël Oustinoff sur les différentes « transfigurations » du roman *Lolita* de Vladimir Nabokov, dans le contexte de la parution récente (2001) d'une nouvelle traduction du roman. L'auteur examine les rapports traduction-adaptation qu'entretiennent ces quatre textes distincts mais interreliés de Nabokov : la version initiale anglaise, la version russe (que Nabokov a lui-même réalisée) et deux textes français, la première d'Éric Kahane (1959), vraisemblablement réalisée sous l'égide de l'auteur, qui connaissait très bien le français, et la nouvelle édition française, de Maurice Couturier (2001).

Éphémérides des réformes de l'orthographe en France

Le dossier du dernier numéro de **Hieronymus** (4/2004) est consacré aux réformes de l'orthographe. Outre les articles sur l'italien et l'allemand, on trouve aussi un article récapitulatif de Bruno Mileto sur les étapes marquantes de la constitution du français et de ses différentes réformes, exemples à l'appui (serment de Strasbourg, le Lais de Villon, prose judiciaire datée de 1457 et extrait des *Précieuses ridicules* de Molière). L'auteur trace un portrait sommaire mais précis de cette *lingua romana*

rustica devenue langue courante dès 813.

Qu'a déclaré Saddam Husseïn au juste ?

On trouvera dans le plus récent numéro de **The Linguist** (vol. 43, n° 6, déc. 2004 – janv. 2005), un article intéressant de Susan Bassnett, qui présente une nouvelle recherche qu'elle dirige sur le rôle de la traduction dans l'information internationale. Contrairement aux attentes que devrait normalement susciter l'importance médiatique que pourra avoir l'interrogatoire de cet illustre prisonnier, des extraits publiés le même jour de la transcription des procédures dans l'affaire Saddam Hussein montrent plutôt que deux journaux, le *Daily Telegraph* et l'*Independent* en l'occurrence, relatent en fait des versions sensiblement différentes des échanges du prisonnier avec le juge d'instruction. Un intéressant projet de recherche qui n'en est encore qu'à ses débuts, mais qui promet de jeter assurément un nouvel éclairage sur le rôle de la traduction dans les médias. De plus amples renseignements à l'adresse www.warwick.ac.uk/fac/arts/BCCS/Research/AHRB.html.

Dans sa série sur le tribunal de Nuremberg, le magazine publie aussi un portrait des débuts de la carrière d'une jeune interprète de l'époque qui avait accepté en 1946 son tout premier travail, Patricia Vander Elst. Parfaitement trilingue (anglais, français, allemand), elle nous raconte l'ambiance du fameux procès, les humeurs de Goering, le bras droit de Hitler, les exploits (hors cours) de son traducteur, Paul Schmidt. Et qu'en est-il de son métier ? Elle compare l'interprétation au rôle que joue un acteur : « It's not just *what* they say, it's *how* they say it ».

Par ailleurs, un long article de Peter Newmark fait le point sur les universaux, les niveaux de culture et les idiolectes en traduction.

Signalons enfin pour terminer que Zsuzsanna Ardó présente un article sur un mot hongrois difficile à traduire, soit le mot *peru* et la tradition qu'il désigne et qui illustre en fait des particularités de la culture hongroise et de sa société. Au sens propre, il s'agit d'un rituel de communication et de fraternisation pour célébrer la communion des esprits. Au sens figuré, il peut avoir plusieurs sens, selon qu'il est demandé ou qu'il est offert, dans le décodage des discours relationnels (un peu comme on le fait en français en demandant le tutoiement).

C'est mon opinion et je la partage ?



Dans **L'Actualité langagière** (vol.1, numéro 2), Jean Vachon présente les résultats d'une recherche sur la valeur économique de la terminologie au Canada qui repose sur une enquête menée auprès de 3 000 entreprises canadiennes. On peut même se la procurer sur demande auprès de l'auteur : jean.vachon@tps.gc.gc.ca. Dans la chronique « L'industrie en marche », Sarah Bérubé et Annabelle Larouche Saint-Sauveur expliquent l'émergence d'une nouvelle activité au sein du Bureau de la traduction : l'infolangerie et ses rapports avec la localisation. Puis, Jacques Desrosiers démêle pour nous une difficulté courante de la traduction d'un verbe anglais bien inoffensif qui fait pourtant des ravages dans les médias francophones, soit le verbe *to share* et son équivalent

direct, *partager*, dont le sens n'est pas si net et mérite une petite fouille lexicographique. Pour en savoir davantage, je vous invite à lire son article, mais disons tout de suite qu'il y a loin du *partager* que l'on utilise au sens de « communiquer » à son sens usuel en français, surtout dans la tournure « partager une opinion »... d'où le curieux effet de sens inhérent à l'expression dans l'intertitre. Trêve d'explications, et pour les langagiers qui pensent pratique, choisissez plutôt le verbe « communiquer » ou l'un de ses synonymes, ou encore, les locutions verbales « faire connaître » ou « faire part », qui feront très bien

l'affaire et tout à fait chic. Dans le même numéro, on trouvera aussi la chronique de Frédéric Leroux fils, qui porte sur l'expression « lever le nez » et sur les subtilités de la traduction de l'expression *the devil is in the details* (difficulté évoquée d'ailleurs dans le groupe de discussion de l'OTTIAQ).

À lire absolument!

Dans le numéro 203 de **Traduire**, de la Société Française des Traducteurs, Jean-Marie Vande Walle nous propose un article de fond sur la traduction et les droits d'auteur intitulé « Traduction, technologie et droit d'auteur ». Un petit



article qui fait le tour d'une grande question. Également dans ce numéro, un article de Michel Rochard, un de ces rares réviseurs « qu'on aime inmanquablement » et qui brosse le portrait de ce que doit être la relation traducteur-réviseur. Un survol honnête et réaliste des interventions utiles du réviseur sur les textes traduits. Monsieur Rochard, quels sont vos tarifs? On trouvera aussi dans ce numéro un

article d'Élisabeth Lavault-Olléon sur l'évolution des théories récentes en traduction d'un point de vue français, de la naissance de la traductologie dans les années 1980 jusqu'à l'arrivée récente de la théorie du *skopos*.

Dans le numéro précédent (**Traduire**, n° 202), on trouve un article de Nicolas Froeliger sur la présence de personnages dans les textes pragmatiques et un article de Frédéric Houbert sur les tenants et les aboutissants de la traduction juridique. Pour terminer, signalons un texte de Jean Soubrier sur les rapports entre la langue et la culture dans les langues techniques et scientifiques. ☺



Le spécialiste de la traduction par ordinateur

Nous aidons les traducteurs à choisir les bons outils.

BRIDGETERM a pour but d'aider les traducteurs professionnels à choisir et à utiliser le bon logiciel de traduction assistée par ordinateur (TAO). Avec le nombre croissant de logiciels de TAO actuellement offerts sur le marché, il est devenu délicat de choisir celui, ou ceux, convenant le mieux à la nature des documents que vous avez à traduire. Nous possédons toute l'expertise pour vous aider à identifier la solution de TAO qui vous favorisera le plus en fonction de votre contexte unique de traduction.

En choisissant les bons outils, accompagnés d'une formation appropriée de chez BridgeTerm, vous bénéficiez d'un gain de productivité assuré tout en comptant sur plus de dix années d'expertise dans le domaine de la TAO. Nous sommes constamment à l'affût de ce qui se fait de mieux en fait de **mémoire de traduction**, de gestion de **bases de données terminologiques**, de **recherche plein texte**, de **bitexte**, de dépeuplement terminologique, d'alignement de textes et de **traduction automatique**.

BridgeTerm offre les services de vente, d'installation, de formation et de soutien technique sur les logiciels **Trados**, **LogiTerm**, **SDLX**, **ISYS**, **dtSearch** et **SynchroTerm**. Nous offrons également le service de migration de logiciel, tel que DéjàVu, TM/II ou Edibase, vers un autre logiciel de TAO. Pour en savoir plus, contactez-nous en composant le **514-932-7670**, ou visitez notre site au **www.bridgeterm.com**.

TRADOS
Approved Reseller

ISYS

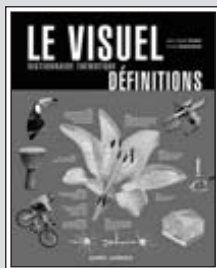


SDLX
Translation Suite

○ Nouveautés livres

AnneMarie Taravella
et Solange Lapiere

Canada-Québec



ARCHAMBAULT, Ariane et Jean-Claude CORBEIL, *Le Visuel Définitions*, Montréal, Québec Amérique, 2004, 954 p. ISBN 2-7644-0823-4.

Après *Le Dictionnaire Visuel*, qui, depuis 20 ans, montre et nomme le monde qui nous entoure, Québec Amérique nous propose maintenant *Le Visuel Définitions* qui montre, nomme, définit et explique! Organisation thématique, 800 sujets, 6000 illustrations, 20000 mots.

Droit

LECA, Antoine, *Précis élémentaire de droit pharmaceutique*, 2^e éd., Aix-en-Provence, Presses universitaires d'Aix-Marseille, Collection « Droit de la santé », 2004, 340 p. ISBN 2-7314-0391-8. Glossaire. [L'édition précédente a paru sous le titre : *Précis élémentaire de droit officinal pharmaceutique*.]

Présente de manière synthétique le droit pharmaceutique, replacé dans un cadre historique, politique et économique. Décrit les aspects généraux de l'exercice de la profession de pharmacien, le droit des officines pharmaceutiques (notion de monopole et sujétions) et le droit des établissements pharmaceutiques (droit industriel).

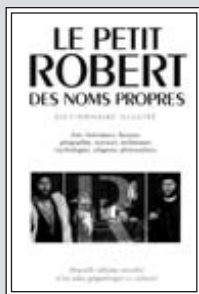
Langue anglaise

METCALF, Allan, *Predicting New Words: The Secrets of Their Success*, Boston, Houghton Mifflin, 2004, 224 p. ISBN 061813008X.

Why are some new words adopted, while others are ignored? Allan

Metcalfe explores this question in his fascinating look at new-word creation. He examines terms invented to describe political causes and social phenomena (silent majority, Gen-X), terms coined in books (edge city, Catch-22), brand names and words derived from them (aspirin, Ping-Pong), and words that derive from misunderstandings (cherry, kudo). He develops a scale for predicting the success of newly coined words and uses it to foretell which emerging words will outlast the twenty-first century.

Langue française



REY, Alain et Laurence DELAPORTE, *Le Petit Robert des noms propres et atlas géopolitique et culturel*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2004, 2709 p. ISBN 2850368253, [en 2 volumes, illustrations en couleurs].

Cette nouvelle édition propose 40000 noms propres, 2000 illustrations et un atlas géopolitique et culturel qui comprend : une mise à jour de toutes les cartes ; une actualisation des textes d'accompagnement et une augmentation des textes d'analyse ; l'adjonction d'une troisième partie qui tente d'expliquer, à travers plus de dix cartes inédites et leur analyse, pourquoi les événements du 11 septembre 2001 se sont produits.

Le nouveau Littré, édition 2005, Paris, Garnier Frères, 1640 p., ISBN 2844312497.

Seul dictionnaire à voyager dans la langue française du XVI^e au XXI^e siècle, cette édition mise à jour et augmentée de 5300 mots propose de (re)découvrir les sens contemporains et anciens, mais aussi les mots oubliés et les étymologies. Près de

50 000 entrées au total et des suppléments inédits : « les dictionnaires du français oublié » et « d'où vient le français ? », une histoire inédite des origines multiples et parfois surprenantes du lexique français.

MOURGUET, Fernand, *Vive le patois limousin!*, Neuvic-Entier, Éd. de la Veytizou, 2004, 457 p. ISBN 2-913210-71-6.

Propose une écriture du patois limousin. Traite de la grammaire, de la conjugaison des verbes et présente un lexique du vocabulaire de base. L'auteur livre également ses souvenirs sur la région.

Philosophie

CASSIN, Barbara (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies : Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004, 1560 p. ISBN 2020307308.

Cet ouvrage a l'ambition de constituer une cartographie des différences philosophiques européennes, en capitalisant le savoir des traducteurs. Il explore le lien entre fait de langue et fait de pensée, et prend appui sur ces symptômes que sont les difficultés de passer d'une langue à l'autre — avec *mind*, entend-on la même chose qu'avec *Geist* ou qu'avec *esprit*; *Pravda*, est-ce *justice* ou *vérité*, et que se passe-t-il quand on rend *mimésis* par *imitation*?

TENNENT, Martha, *Training for the New Millennium: Pedagogies for translation and interpreting*, Amsterdam, John Benjamins, 2005, 276 p. ISBN 1 58811 609 3.

Originating at an international forum held at the University of Vic (Spain), the twelve essays collected here attest to important changes in translation practice and the assumptions which underpin them. Authors are leading theorists, but the volume is also practical. Among the topics considered are: how to use translation technology in the classroom, how to construct a syllabus for a course in audiovisual translating or in translation theory, and how to develop guidelines for a

program for community interpreters or conference interpreters.

Technologie

SANCHEZ Javier et Mamadou THIOUNE, *UMTS*, 2^e éd. Revue et augmentée, Paris, Hermès science publications, Lavoisier, 2004, 512 p. ISBN 2-7462-0856-3.

Propose d'étudier l'UMTS (vidéophonie en temps réel, accès à l'Internet à haut débit, son et image fixes de haute qualité), son rôle révolutionnaire dans le monde des télécommunications, en présentant les nouvelles technologies utilisées.

Transports

BELKACEM EL HADI, Ait, *Dictionnaire d'abréviations aéronautiques/Dictionary of aeronautical abbreviations*, Saint-Orens-de-Gameville, Henri Goursau, 2004, 336 p. ISBN 2-904105-08-5.

Ce répertoire, simple et facile à consulter, contient plus de 20 000 abréviations et couvre l'ensemble des domaines de l'aviation commerciale, générale et militaire.

Sites Web

Dicoland, www.dicoland.com. Boutique spécialisée en ligne proposant plus de 4000 références de dictionnaires : du *Guide anglais-français de la traduction* au *English-Urdu Dictionary*, en passant par le *Lexique technique de l'eau*, et bien d'autres. Livraison dans le monde entier.

Lexique Mathématiques du Groupe Beauchemin, www.beaucheminedit.com/outils/lexique/default.htm. Ce lexique mathématique présente plus de 120 concepts, tous illustrés par de nombreux exemples. Ou comment ne plus confondre *convexe* et *concave*, et savoir une fois pour toutes ce qu'est un polyèdre.

Remarque : De nombreux renseignements présentés dans cette rubrique sont tirés de *Livres Hebdo* et des sites Web des maisons d'édition.

La critique est un art

Claude Poirier, professeur et directeur du Trésor de la langue française au Québec, répond à l'article « Les “deux dictionnaires” du TLFQ », publié dans le numéro 85 de Circuit.

par **Claude Poirier**

La diatribe de Lionel Meney contre le *Dictionnaire historique du français québécois* (DHFQ), dans le numéro 85 de *Circuit* (automne 2004), est tellement disparate et mal intentionnée qu'elle ne mériterait pas de réponse. Néanmoins, je ne trouve pas inutile de m'adresser aux traducteurs, ne serait-ce que pour leur faire comprendre la pertinence de l'éclairage historique pour leurs travaux.

Examinons la principale critique de L. Meney, celle qui porte sur la notion de « québécoïsme ». L'auteur du *Dictionnaire québécois français* nous reproche de retenir des emplois qui ne seraient pas particuliers au Québec, comme *malcommode* (en parlant d'une personne) ou *manger son pain noir*, sous prétexte qu'ils peuvent se rencontrer en France. C'est bien ce que nous disons nous-mêmes dans le DHFQ, si l'on veut se donner la peine de lire les articles en entier! Mais ces emplois ont connu une histoire différente chez nous et ils ne sont pas décrits dans les dictionnaires du français de référence (comme *Le Petit Robert*).

S'il fallait éliminer tous les mots qui se disent ici ou là en France, la liste des québécoïsmes s'en trouverait grandement réduite. *Achaler, barrer (la porte), déparler, échapper (un objet), chien malin, mouillasser, piler (dans une flaque d'eau), tourtière*, etc. sont enregistrés dans le *Dictionnaire des régionalismes de France* de Pierre Rézeau (Duculot, 2001) : pourquoi alors L. Meney les a-t-il inclus dans son dictionnaire? Un québécoïsme, c'est un emploi qui caractérise le français du Québec, mais qui n'est

pas forcément exclusif aux Québécois. C'est d'ailleurs un apport des travaux de mon équipe de recherche que d'avoir montré que nous sommes liés par de multiples réseaux aux francophones de la France, de la Belgique et de la Suisse.

La comparaison qu'établit L. Meney entre l'équipe du TLFQ et celle du TLF de Nancy est pour le moins saugrenue. Le TLF, c'est un projet qui a été financé par l'État français pendant plus de 35 ans, qui a été réalisé par un laboratoire réunissant plus de 100 professionnels de recherche à temps plein et occupant tout un édifice de trois étages. Ce travail a coûté des millions par année et a été conduit par de grands spécialistes qui pouvaient compter sur une tradition lexicographique ayant produit des centaines de dictionnaires... Le TLFQ? C'est une petite équipe où les étudiants, qui ont toujours formé le groupe le plus nombreux, viennent d'abord chercher une formation. Quelques professionnels au statut

incertain se succèdent depuis 25 ans, actuellement dirigés par un seul professeur. L'équipe a cependant des atouts formidables : l'enthousiasme et le plaisir de la découverte.

Le DHFQ vise à définir les mots et à expliquer leur évolution depuis le XVIII^e siècle. Les articles font état des sens disparus, lesquels représentent des jalons dans la formation de l'usage actuel. Dans son dictionnaire, L. Meney se contente d'aligner des exemples et de donner des équivalents de France pour les emplois québécois d'aujourd'hui. Ainsi, pour *épinette*, il propose *sapinette*. C'est donc ce mot que diraient les Français en parlant de l'épicéa d'Amérique du Nord (parions qu'ils n'en parlent pas souvent!). L'approche du TLFQ est bien différente, comme on le verra en consultant les articles *épinette* et *sapinette*¹.

On se rendra compte notamment de l'importance de la connaissance historique pour la pleine compréhension de notre français actuel. On découvrira en outre les raisons des

tiraillements qui agitent encore notre société entre l'usage québécois et celui de France. *Sapinette* est le mot que les Métropolitains de passage en Nouvelle-France ont choisi, à partir du début du XVIII^e siècle, pour désigner les variétés d'épicéa du Canada (1716 d'après notre documentation). Or, à cette époque, les Canadiens avaient déjà opté pour *épinette* depuis plus de 60 ans, à partir d'emplois que le mot connaissait dans la moitié nord de la France. On voit ainsi comment, dès les débuts de la Nouvelle-France, le sentiment linguistique des Canadiens s'est distingué de celui des Parisiens. Devrions-nous, aujourd'hui, remplacer *épinette* par *sapinette* pour « parler comme tous les francophones »? La question se pose de la même façon pour de nombreux autres mots dont l'implantation dans notre français s'explique par les origines des premiers colons.

Les articles du DHFQ portent souvent sur des mots qui ont subi une influence de l'anglais. C'est un domaine où les traducteurs peuvent certainement critiquer notre travail et apporter des compléments utiles. En examinant un article comme *paqueter*, ils prendront conscience de la difficulté de faire la distinction entre les emplois que nous avons reçus de France, ceux que nous avons pris à l'anglais et ceux que nous avons nous-mêmes créés. Ce n'est certes pas en lisant la prose de L. Meney, lui qui avait, à titre de professeur de traduction, la tâche de former la relève, qu'ils apprendront l'art de la critique objective et constructive. ☞

1. Au moment où paraîtra ce texte, ces articles devraient être en ligne à l'adresse suivante (celle de la Base de données lexicographiques panfrancophone) : <http://www.tlfq.ulaval.ca/bdpl>.



La désignation des classes de blé dans l'Ouest canadien

par Bruno Sterckeman, trad. a.

Si le blé est cultivé dans l'est du Canada depuis le début des années 1600, on n'en trouvait qu'une variété dans l'Ouest canadien jusqu'au début du xx^e siècle, soit quelque 50 ans après le débarquement des premières semences de blé adaptées au rigoureux climat des Prairies canadiennes. Depuis lors, le Canada est devenu l'un des grands greniers à blé du monde. À mesure que cette céréale a pris de l'essor, on a vu apparaître différents types de blé, tous reliés de près ou de loin à la première variété cultivée avec succès. Un mécanisme de classement a dû être mis au point, en réponse à la diversification des applications technologiques des différents types de blé, et c'est ainsi qu'on dénombre aujourd'hui huit classes de blé bien distinctes (voir le tableau récapitulatif). Pour s'y retrouver dans les classes de blé en usage dans l'Ouest canadien, examinons ce qui se cache derrière les mots qui servent à les désigner.

Au Canada, lorsqu'on parle de blé, il est normalement question du blé commun, par opposition au blé

dur dit ambré, auquel on reviendra plus loin. Et cela nous amène au premier piège, à savoir la ressemblance entre les termes *wheat* et *blé dur*. En fait, s'il évoque avec raison la dureté, le qualificatif *hard* fait surtout référence à la force boulangère, qui s'illustre notamment par la résistance de la pâte au pétrissage. Le deuxième piège, relié au premier, tient au fait que les blés communs sont tous des blés dits « tendres », qu'ils soient de la catégorie de blé tendre vitreux (anglais : *hard*), destinée à la boulangerie (pains de mie, farine tout usage) ou de la catégorie de blé tendre tout court (anglais : *soft*), qui est destinée à la confection de biscuits, de pâtisseries et de céréales à déjeuner, entre autres. Quant au terme *vitreux*, il fait référence à la translucidité du grain. L'apparence translucide résulte de la forte compacité de l'albumen (élément principal du grain de blé, dont est tirée la farine). Les termes *vitreux* et *de force* sont synonymes. Dans le contexte du blé, la tendreté est une notion relative, puisque selon les normes

européennes, les blés canadiens dits tendres, qu'ils soient vitreux ou non, présentent tous une dureté supérieure aux blés tendres et tendres vitreux cultivés en France, que l'on qualifierait carrément de mous selon les normes canadiennes.

Un ordre bien précis

La toile de fond étant posée, passons à l'information transmise dans les noms des classes de blé. Si on prend la classe dominante, celle du *blé roux de printemps de l'Ouest canadien*, on note d'emblée que l'aspect de dureté, rendu par *de force*, est absent. Il est donc sous-entendu qu'il est question d'un blé tendre vitreux, donc de force. Sur ce point, lorsque la dureté est mentionnée dans le nom de la classe, c'est dans cet ordre qu'elle apparaît, p. ex., *blé tendre blanc de printemps de l'Ouest canadien*. Vient ensuite la couleur, qui se décline comme suit : roux (rouge dans le cas du blé d'hiver, peut-être sous l'influence de l'anglais *red*), blanc, même si les grains ainsi décrits sont en réalité

de couleur blonde, et ambré dans le cas du blé « durum ». Après la couleur, vient la saison de culture, à savoir, de printemps ou d'hiver. Les blés d'hiver sont semés en automne et passent l'hiver en état de dormance végétative, tandis que les blés de printemps sont semés après l'hiver et récoltés la même année. Enfin vient la région de culture, soit *de l'Ouest canadien* et *de l'Est canadien*. À cette étape, il faut signaler l'exception que constitue la classe du *blé roux/blanc de printemps Canada*. L'appellation officielle reste *Canada Prairie*, mais on voit parfois l'expression *des Prairies canadiennes*. Par souci d'uniformité, il est préférable d'utiliser la désignation officielle de *Canada Prairie*, même si elle n'est pas française. Il est à noter enfin que les conditions de croissance étant très différentes entre l'Est et l'Ouest du pays, il n'existe pas de symétrie entre les classes de l'Ouest canadien et celles de l'Est canadien.

Chaque classe de blé comporte plusieurs grades définis selon la qualité meunière du grain. Dans le cas du blé roux de printemps de

Classes de blé de l'Ouest canadien	
Canada Western Red Spring (CWRS) wheat	Blé roux de printemps de l'Ouest canadien (CWRS)
Canada Western Hard White (CWHW) wheat	Blé de force blanc de l'Ouest canadien (CWHW)
Canada Western Extra Strong (CWES) wheat	Blé extra fort de l'Ouest canadien (CWES)
Canada Prairie Spring Red (CPSR) wheat	Blé roux de printemps Canada Prairie (CPSR)
Canada Western Red Winter (CWRW) wheat	Blé rouge d'hiver de l'Ouest canadien (CWRW)
Canada Prairie Spring White (CPSW) wheat	Blé blanc de printemps Canada Prairie (CPSW)
Canada Western Soft White Spring (CWSWS) wheat	Blé tendre blanc de printemps de l'Ouest canadien (CWSWS)
Canada Western Amber Durum (CWAD) wheat	Blé dur ambré de l'Ouest canadien (CWAD)

La vie d'un mot

par Gwendoline Huang



L'Ouest canadien, on compte trois grades meuniers. Il faut faire attention que le mot *classer*, qui traduit *grading*, désigne l'acte d'attribuer un grade au blé à l'intérieur d'une même classe. On entend parfois le terme *agrégage* à la place de classement, mais ce terme officiel est de moins en moins utilisé en pratique. Il ne semble pas exister de règle précise pour le placement du numéro de grade dans le nom du blé, mais il semble convenir de placer le numéro après les descriptifs des qualités intrinsèques du blé, et avant le descriptif de la région administrative, comme suit : *blé roux de printemps n° 1 de l'Ouest canadien*.

Le blé dur ambré (*durum*) a une application technologique très précise, puisqu'il sert à la confection des pâtes alimentaires et de la semoule, ingrédient de base du couscous. Parmi les huit classes officielles, le blé dur ambré est le seul à appartenir à une espèce différente, puisque les sept autres classes appartiennent à l'espèce du blé commun. Ce blé n'est pas cultivé dans l'est du Canada.

Pour terminer, en ce qui regarde les acronymes, la pratique courante est de les laisser en anglais, car la Commission canadienne des grains, qui est chargée d'établir les classes de blé, utilise ces acronymes pour ses besoins opérationnels partout au Canada. Néanmoins, on rencontre dans plusieurs documents d'information d'Agriculture et Agroalimentaire Canada les acronymes des noms de classe en français, dont les deux plus courants sont RPOC (roux de printemps de l'Ouest canadien) et DAOC (dur ambré de l'Ouest canadien). ☞

En décembre dernier, le Service de traduction de l'Université Concordia, en collaboration avec le Réseau des Traducteurs en Éducation (RTE), a organisé une conférence intitulée « Cooccurrents et créativité », présentée par Philippe Caignon, professeur agrégé de traduction et de terminologie au Département d'études françaises de Concordia. Le Service de traduction et le RTE, groupe de traducteurs ayant pour mission d'établir un vocabulaire officiel propre au domaine de l'éducation, ont ainsi donné l'occasion aux amoureux du français d'enrichir leur trésor langagier.

Créer...

M. Caignon, auteur de plusieurs ouvrages, dont le *Vocabulaire de comptabilité canadien* (en anglais, *Essential Accounting Lexicon*), a parlé de son dernier article, « Création d'une monnaie et créativité d'une langue : l'euro et le français », paru dans la revue *La banque des mots*. Rédigé avec Louise Brunette et avec la collaboration d'Élise Gagnon, respectivement ancienne professeure de traduction et ancienne étudiante à l'Université, l'article porte sur le phénomène de création lexicale qui s'opère lorsqu'une société fait face à un changement majeur dans ses fondements. Il prend ainsi l'exemple des conséquences de l'adoption de l'euro en 2002 sur le langage des pays membres, notamment la France, qui a fait fleurir son vocabulaire de 600 nouvelles expressions originales à partir d'une seule « graine », l'euro : « eurodateur » (jeu de mot avec « horodateur »), « eurokit » (kit contenant toutes les sortes de

pièces en euros afin que les usagers s'habituent à leur utilisation), « europhobie », « vivre l'euro » (vivre le passage à l'euro), et « baromètre euro » ou « eurobaromètre » (pour mesurer le degré d'acceptation ou de rejet de l'euro). La conférence a ainsi été l'occasion pour des représentants des Services du protocole, des affaires publiques et de la gestion immobilière, de voir à quel point l'esprit peut être productif lorsqu'un événement modifie ses habitudes langagières.

... Et survivre...

Certes, les trois quarts de ces mots ne survivront probablement pas, car la langue a beau offrir un lexique et une grammaire qui permettent de créer à l'infini, le temps est cruel et ne confère un bout d'éternité qu'aux néologismes qui demeurent longtemps dans la bouche des locuteurs. C'est la raison pour laquelle M. Caignon a décidé de les répertorier, comme témoins et preuves de ce passé au vocabulaire bourgeonnant. Il a d'ailleurs soulevé une question très pertinente : si le Canada devait se « dollariser américain » (voilà un beau néologisme!), la création lexicale qui a eu lieu en France serait-elle aussi riche chez nous? C'est malheureusement moins plausible, d'après M. Caignon, dans la mesure où nous utilisons déjà une monnaie du même nom.

... Pour recréer

Alors s'agirait-il du cycle de la langue? Bien sûr, certains termes sont empruntés à une autre langue, tels que *weekend* et *lunch*. Mais tous les mots empruntés et ceux de notre vocabulaire ont une origine, pour la plupart latine ou grecque. À partir de ces racines, nous avons donné naissance à un vocabulaire de base, qui lui-même nous a permis de créer des néologismes; certains ont été oubliés, d'autres sont restés, sont devenus courants dans notre parler et ont évolué grammaticalement et orthographiquement. Puis, des événements surviennent, une nouvelle graine est plantée et nous revenons puiser dans ce trésor hérité pour faire pousser toutes sortes de branches. Certaines mourront, d'autres se ramifieront. Et ainsi de suite?

L'euro et le français : quelques créations cocasses...

Euro formateur, eurolarge, anti-euro, euro-calcitrant, eurocomptabilité, euromestique, euro-euro (l'euro européen), euroguide, Euro-Info-centre, euroland(s), euro-phorie, euro-sceptique, « Après la grossesse de l'euro, les douze ont accouché de l'euro puis assisté aux premiers pas de l'euro » ☞

Pierre François Guyot Desfontaines : présence d'un traducteur

par Benoit Léger

À sa mort en 1745, Pierre-François Guyot, abbé Desfontaines, traducteur, pourfendeur du mauvais goût et grand ennemi de Voltaire, semble déjà oublié, et sa disparition passe quasi inaperçue. Élie Fréron, en digne élève de Desfontaines, lui rend cependant un hommage di-thyrambique, annonçant que « le Parnasse ne se consolera jamais de [sa] mort¹ ». Mais même Fréron est forcé d'évoquer les « critiques parfois hargneuses » de son maître et son journalisme.

L'homme qui allait provoquer ces commentaires naît à Rouen en 1685. Il entre chez les Jésuites en 1700 et enseigne la rhétorique, avant de quitter la Compagnie en 1715 ou 1717, pour monter à Paris. En 1724, quand on lui demande de collaborer au prestigieux *Journal des savants*, Desfontaines a déjà publié une traduction des *Psaumes* (1717) qui a connu un certain succès. Il acquiert une réputation de critique en publiant des ouvrages où il attaque les tragédies de Houdar de La Motte et de Voltaire.

Sa carrière est interrompue une première fois en 1724. Desfontaines, accusé de sodomie, est emprisonné à Bicêtre et flagellé. C'est grâce à ses amis qu'il est libéré et reprend son travail au *Journal des savants* en 1726, avant de quitter le périodique l'année suivante. La période qui s'étend de 1726 à 1731 (année où il fonde son *Nouvelliste du Parnasse*) est une des plus fécondes de Desfontaines : son *Dictionnaire néologique*, où il s'en prend sans pitié à la préciosité stylistique et aux barbarismes de ses contemporains, connaît un vif succès, et les rééditions se succèdent. Tout au long de sa vie, Desfontaines fera ainsi cohabiter les essais de vulgarisation historique, la critique littéraire, la satire et la traduction. Son intérêt pour

l'Angleterre s'accroît, et il publie d'abord en 1726 une *Apologie du caractère des Anglois et des François*. Cette période est également celle où Desfontaines entame sa carrière de traducteur. Il donne en français *l'Essay on Epick Poetry* (publié en anglais par Voltaire en 1727), *l'Essay on the Life, Writings, and Learnings of Homer* (Pope 1718), et collabore à la traduction de la *Roman History* (Echard 1720-1744). Il aurait même traduit un texte scatologique attribué longtemps à Swift, *Le grand Mistere* (1729).

Un Gulliver remanié

Les deux traductions les plus importantes de cette période sont celles des *Voyages de Gulliver* de Swift (1727) et de *La Boucle de cheveux enlevée* de Pope (1728). Même si son *Gulliver*, profondément remanié pour satisfaire le goût français, n'est pas la toute première traduction², il connaîtra de nombreuses rééditions aux XVIII^e et XIX^e siècles, et sera l'objet d'une importante réception critique. Sa traduction en prose de la *Boucle* sera la première d'une série de traductions d'un poème qui a fasciné tout le XVIII^e siècle français. Les *Voyages de Gulliver* lui inspireront également en 1730 un roman de son cru, *Le Nouveau Gulliver*, présenté comme la traduction des voyages (plus moraux, ceux-là) du fils de Lemuel.

Les années 1730-1740 voient les déboires de Desfontaines se multiplier, et ses critiques acerbes entraînent l'interdiction du *Nouvelliste* en 1732. Cela n'empêche pas



Gravure par Schmidt d'après Louis Toqué (1742)

le journaliste de lancer, en 1735, les *Observations sur les écrits modernes*, où il critique longuement les nouvelles traductions de l'anglais et du latin, dont celle des *Essais* de Pope par Étienne de Silhouette. Le travail demandé par les *Observations* n'empêche pas Desfontaines de publier de nombreux ouvrages entre 1732 et 1741 : « romans » (dont les *Mémoires de Madame de Barneveldt*), essais de vulgarisation historique (*Histoire des révolutions de Pologne*, etc.), satires (*Mémoires pour servir à l'histoire de la Calotte*), etc. Mais son activité traduisante se poursuit : il traduit en prose, en 1737, la tragi-comédie *Achille dans l'Isle de Sciros*, de l'italien de Metastasio, puis, en 1741, *l'Explication abrégée des coutumes et cérémonies observées chez les Romains*, écrite en latin par Nieuport. Le corpus anglais reste présent et il donne la traduction de deux ouvrages profondément différents : en 1741, *l'État de la médecine de*

Clifton et, en 1743, les *Avantures de Joseph Andrews* de Fielding.

Desfontaines est resté fidèle au cours de ses dernières années à la multiplicité de ses champs d'intérêt. En témoignent, en 1744, *La Convalescence du Roi, ode à la Reine* ou les *Recherches critiques et historiques sur l'origine, sur les divers états et sur les progrès de la chirurgie en France*. Il revient cependant dans ses dernières traductions aux lettres latines qu'il connaissait si bien et publie en 1744 sa traduction des *Œuvres* de Virgile. Sa traduction inachevée des *Odes* d'Horace sera quant à elle publiée en 1754.

Un traducteur tombé dans l'oubli ?

La postérité ne sera pas tendre pour Desfontaines, en particulier pour son travail de traducteur. Les années qui suivent sa disparition voient paraître un certain nombre de documents à son sujet : écrits posthumes, textes apocryphes, satires, éloges, etc. L'importance de son activité traduisante est plus ou moins reconnue par les divers commentateurs, dont les jugements portent surtout sur des questions de qualité ou d'attribution et parfois même sur les connaissances de Desfontaines en anglais.

L'ensemble des périodiques de Desfontaines a été réédité par la maison Slatkine en 1967. On peut ainsi facilement découvrir la poétique traductionnelle de Desfontaines telle qu'elle s'énonce dans les nombreux articles qu'il consacre à la question. Ses périodiques regorgent en effet de critiques de traductions (et

Find de Beetext : fait bien le travail... à petit prix

La plupart des traducteurs n'en sont plus à s'interroger sur l'utilité des outils d'aide à la traduction. Cependant, leurs réserves, leurs questions et leurs préoccupations demeurent généralement les mêmes qu'il y a quelques années, et parmi elles, la simplicité d'apprentissage et le ratio prix/utilité figurent souvent au premier plan. Sur ces deux points, Find de Beetext offre une option qui mérite amplement qu'on s'y arrête.

de retraductions) d'auteurs anciens et modernes.

La traduction constitue selon nous l'aspect de l'œuvre de Desfontaines qui rend le mieux compte de l'analyse faite du personnage : son activité de traducteur est intense, de 1717 à sa mort, des *Psaumes* aux *Œuvres* de Virgile. Dans le cas d'ouvrages tombés dans un oubli relatif, la traduction de Desfontaines constitue parfois le seul accès possible, en français, aux textes de départ (c'est le cas des textes de Clifton ou de Nieuport). Et pourtant on a jugé Desfontaines comme on a souvent jugé la traduction : le texte traduit n'est pas une œuvre originale, et l'on refuse en même temps à Desfontaines la plupart de ses œuvres auctoriales. Mais l'étude des traductions de Desfontaines permet également de se rendre compte que notre auteur n'est pas si invisible qu'on veut bien le croire. Certaines traductions seront rééditées à plusieurs reprises au cours du XVIII^e siècle (*Gulliver*, *Joseph Andrews*, *Virgile*), et on en « révisera » plus tard d'autres, pour les reprendre aux XIX^e et XX^e siècles. Ce qui permet de dire que Desfontaines a encore été lu au cours du siècle précédent, soit dans les collections plus répandues, soit sous la forme d'éditions critiques³. On continue cependant d'attaquer ses traductions à partir de la pierre de touche d'une idée moderne (et parfois mal définie) de la fidélité à un original intouchable, dans les ouvrages spécialisés, mais aussi dans les histoires littéraires modernes qui ignorent, minimisent ou déforment leur rôle. ☞

1. *Lettres sur quelques écrits modernes*, 1746, t. I (cité par D'Estrée, 126).
2. Une traduction française, beaucoup plus littérale, avait paru à La Haye quelques semaines plus tôt.
3. Plus de 180 rééditions du *Gulliver* entre 1813 et 1924. On trouve des éditions du *Virgile* jusqu'en 1913.

On choisira le logiciel Find (version personnelle), de la société montréalaise Beetext¹, non pas pour la multiplicité de ses fonctions, mais pour son prix abordable², sa grande simplicité d'installation et d'utilisation et le fait qu'il répond très bien aux besoins de quiconque souhaite créer des bitextes, indexer ses fichiers (bilingues ou non) et créer des fiches terminologiques.

Si on le compare aux outils du même genre, tels LogiTerm ou MultiTrans, il faut surtout noter l'absence d'un module de prétraduction. Mais pour ce qui est des fonctions énumérées plus haut, Find se mesure très bien à ses concurrents.

Find reconnaît lui-même vos suffixes

Un des grands avantages comparatifs du logiciel, c'est qu'il reconnaît et apparie automatiquement les fichiers qui doivent constituer un bitexte. Ainsi, dites-lui seulement d'indexer votre répertoire *Archives - Traduction*, et il verra de lui-même que vous utilisez comme suffixes, par exemple *.fr*, *.f*, *.fra*, *.en*, *-e* et *.ang* (ne rougissez pas de votre manque d'uniformité, Find n'est qu'une machine et ne juge pas; quant à ses concepteurs, ils savent que vous avez plusieurs clients et que chacun a ses conventions). Évidemment, si vous avez au passage des suffixes tels que



.esp ou *-de*, il les reconnaîtra aussi, se basant pour ce faire sur la partie fixe des noms de fichiers. Et si vous avez mis là-dedans aussi des documents de référence qui n'existent qu'en une langue, qu'à cela ne tienne : Find les indexera du même coup, sans chercher à en faire des bitextes. Au moment de consulter votre corpus, votre interrogation portera sur le tout, et les résultats seront affichés sur deux colonnes s'il s'agit d'un bitexte, ou pleine largeur dans le cas contraire.

Par la suite, chaque fois que vous ajouterez des documents dans votre répertoire, il suffira de mettre à jour l'index, sans définir spécialement les

nouveaux bitextes à créer, car Find connaît déjà vos suffixes.

Cette automatisation ouvre des perspectives intéressantes. Ainsi, on pourrait par exemple aspirer un site Web bilingue en entier, et si les noms de fichiers comportent déjà des suffixes reconnaissables (ce qui est souvent le cas), Find pourra en faire des bitextes en un tournemain, peu importe le nombre de fichiers, sans étape intermédiaire consistant à créer une liste de fichiers à apparier. Il n'y a pas de limite au nombre de fichiers traitables ainsi en une seule opération.

Plus simplement, la même observation vaut aussi, évidemment, pour vos archives, ou pour une série de textes de référence envoyés par votre donneur d'ouvrage. D'ailleurs, parmi les 250 formats de fichier reconnus et indexés directement par Find (selon les concepteurs, l'auteur de ces lignes n'ayant pas eu le courage de tous les essayer) figure le

Gestion-conseil MD inc.

Transcription de textes
projetés en français (diss)
sur les logiciels suivants :

Word - WordPerfect
Lotus Smart Plus - PowerAid
Prodam - Parat
Lotus 1-2-3 - TTMP.

Excellente maîtrise de
la langue française et solide
expérience des textes
de Dunas de la traduction.

Manon Durocher

Tél. (418) 652-4709 • Tlx (418) 655-4464 • manon.durocher@videotron.ca

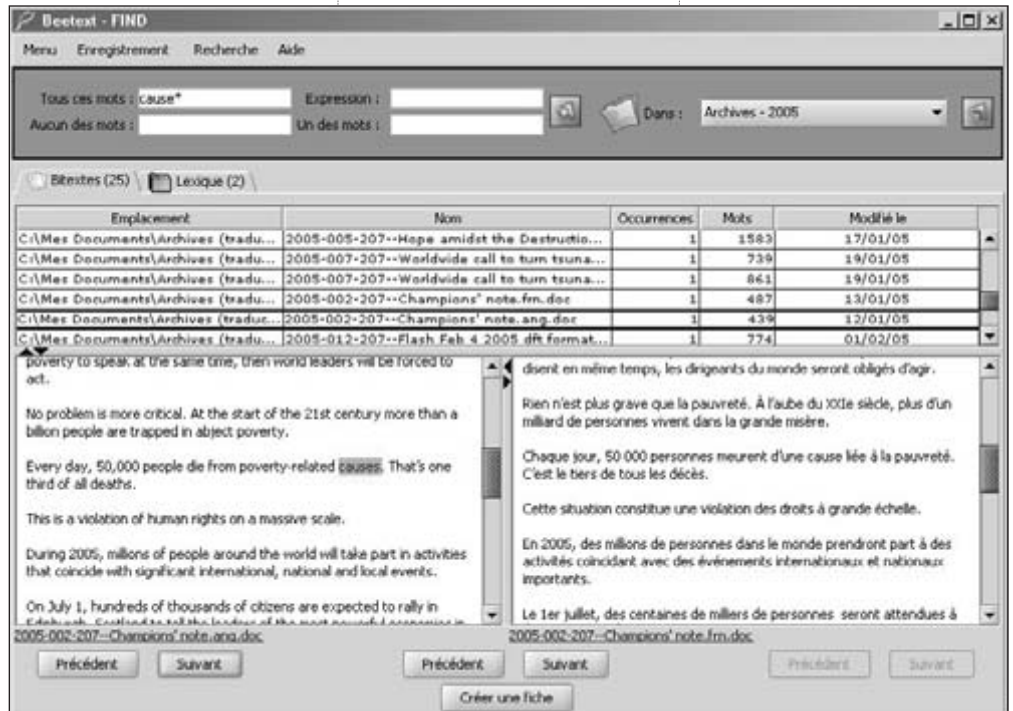
format .zip. Pas mal pour prendre connaissance rapidement d'un dossier transmis par un client, ou de vieux documents archivés depuis longtemps. (Les fichiers .pdf sont aussi indexables, mais parfois avec un résultat lacunaire.)

Malheureusement, cette particularité fort pratique a un pendant fâcheux : il est impossible de créer des bitextes avec des fichiers dont les noms ne sont pas strictement identiques à part le suffixe ou le préfixe de langue. Les fichiers seront alors indexés, mais non affichés en bitexte. Pour en faire des bitextes, le seul moyen consiste à changer leurs noms au départ.

J'entends déjà la prochaine question des utilisateurs chevronnés de ce genre d'outil : si Find ne coûte pas cher, que peut bien valoir son alignement ? Eh bien c'est ici qu'on constate que les meilleures solutions sont souvent les plus simples. Au lieu de chercher à aligner vos textes phrase par phrase, Find vous les affiche selon un alignement approximatif calculé à partir de la longueur globale respective des deux versions. Si simple que soit cette formule, on se rend compte à l'usage qu'elle fait très bien ce qu'on veut qu'elle fasse. Au besoin, on peut ajuster la colonne de droite manuellement (voir l'illustration).

La création de fiches est facile

Find permet aussi de créer une fiche facilement à partir d'un bitexte ; il suffit de sélectionner les expressions voulues de part et d'autre, et le logiciel fait le reste : termes, contextes et sources sont recopiés automatiquement dans la fiche. Par la suite, chaque interrogation porte à



Voici comment Find affiche ses résultats. En une seule interrogation, le mot recherché a été trouvé dans 18 bitextes et 2 fiches terminologiques (comme l'indiquent les onglets). Remarque l'utilisation des caractères génériques, qui permet entre autres de ne pas rater les mots au pluriel. Le mot recherché est mis en évidence. L'ascenseur du texte de gauche fait défiler les deux textes en même temps. Celui de droite permet d'aligner manuellement la traduction au besoin. Le premier bouton Suivant (sous le texte de gauche) montrera l'occurrence suivante dans le même texte. L'autre (au milieu) fera afficher le texte suivant (selon le sommaire des résultats en haut). On peut aussi sélectionner des mots ou expressions de chaque côté puis Créer une fiche. Enfin, une dernière fonction dont l'utilité est étonnante à l'usage : sous chaque texte, on peut cliquer sur l'hypertien pour ouvrir le fichier directement avec son application.

la fois sur les textes indexés (en bitextes ou non) et sur les fiches terminologiques.

Les fiches peuvent être classées par domaine et par client (champs distincts). Elles comportent aussi des champs Synonyme, Abréviation, Contexte, Définition et Notes. Elles sont importables et exportables en fichiers .csv (fichiers texte avec séparateur, lisibles notamment en Excel).

Les bitextes peuvent également être organisés en sous-dossiers pour circonscrire la recherche à certains domaines ou clients. Il faut cependant que les groupes voulus

préexistent déjà sous forme de répertoires distincts. Autrement dit, aucun filtre ne permet de trier les résultats à l'intérieur d'un dossier ou d'un répertoire.

Notons enfin une interface des plus agréables.

Un rapport prix/utilité qui donne à réfléchir

On a vite fait le tour des fonctions de Find. Et c'est tant mieux, diront les plus pressés. Certes, il n'y a ni module de prétraduction, ni outils sophistiqués de dépouillement ou d'analyse de texte. Mais on

a payé une somme nettement inférieure au prix de ses concurrents, pour une licence permanente, et pour un logiciel qu'on peut qualifier de complet, facile à apprendre et agréable à utiliser, et qui remplit parfaitement son contrat. ☺

1. www.beetext.com
2. La version personnelle de Find se vend normalement 150 \$, mais elle était en promotion à 75 \$ pour une durée indéterminée au moment où nous rédigeons le présent article.

N.B. : La société Beetext offre aussi une version entreprise de Find, beaucoup plus complète et adaptable que la version de base — mais aussi nettement plus coûteuse —, qui peut être intégrée à Flow, son système de gestion de projets.

McGlobal is out!

En Allemagne, on lutte contre l'influence grandissante de l'anglais et aussi contre les euphémismes bureaucratiques qui portent atteinte à la dignité humaine.

par Didier Lafond

En Allemagne, des sondages menés en 2003 par des agences de publicité ont démontré que les Allemands interprétaient mal les messages publicitaires exprimés en anglais. À la suite de ces enquêtes, la majorité des grandes entreprises ont donc de nouveau recours à la langue allemande pour faire passer leurs messages.

McDonald – Moi, j'aime!

Les campagnes publicitaires de McDonald n'affichent plus « Every time a good time » mais tout simplement « Ich liebe es » (Moi, j'aime). La compagnie aérienne allemande Lufthansa n'invite plus à monter à bord de ses appareils en vantant « There's no better way to fly » mais promet à ses clients un plus prosaïque « Alles für diesen Moment » (Tout pour l'instant présent). Douglas a remis son « Come in and find out », qui a fait place à un slogan plus invitant « Douglas macht das Leben schöner » (Avec Douglas, la vie est plus belle). La chaîne de télévision Sat.1 ne sollicite plus les téléspectateurs à verser des larmes cathodiques version « The Young and the Restless » (Les feux de l'amour) par un sirupeux « Powered by Emotion » mais promet un bronzage intégral naturiste dénué de toute sensualité médiatique avec le slogan « Sat.1 zeigt's allen » (montrer ce qu'il y a à voir à tout le monde). Chez Esso, les conducteurs ne sont plus des candidats potentiels pour le prochain Paris-Dakar avec un en-vôûtant « We are drivers too »; on leur rappelle les solides valeurs du passé en les conviant à « en donner un bon coup » (Packen wir's an). Chez Audi, la pureté et la fascination

(Pur und faszinierend) ont supplanté l'instinct « Driven by Emotion ». Le conducteur allemand voit ses chances de survie croître chez Mitsubishi en achetant un véhicule qui lui promet « heute, morgen und übermorgen » (aujourd'hui, demain et après-demain), une invitation plus rassurante que l'ancien « Drive Alive »! Restent cependant quelques irréductibles : Siemens mobile a troqué son « Be inspired » pour la durabilité globalisante... « Designed for life ».

Le faux pas linguistique de l'année

Chaque année, le *Verein Deutsche Sprache*, club de puristes qui s'engage à préserver la langue allemande, décerne le titre du *panaché de l'année* à une personnalité qui a commis un faux pas linguistique. En 2004, ce fut M^{me} Edelgard Bulmahn, ministre de l'éducation et de la recherche, qui fut clouée au pilori pour le slogan *Brain up*, qui chapeautait une campagne « d'émulation des cerveaux » visant à découvrir l'université allemande la plus performante. M^{me} Bulmahn fut même la cible de quolibets de la part des acteurs les plus prestigieux du pays. Le journal *Die Zeit* a accusé l'agence publicitaire qui avait forgé ce malheureux slogan de vouloir, à défaut d'élever les esprits, « relever la marchandise » (effet Wonderbra, selon les termes employés par *Die Zeit*) par un effet de levier digne d'un culturiste qui arrache des *Push-up*, et de masquer le manque de *sexappeal* du milieu universitaire allemand. Soit dit en passant, la virulente anti-campagne qui déferla sur la place publique eut recours aux meilleurs représentants de ce

fameux *denglisch* — le franglais germanique — tant décrié : *Push-up, sexappeal, brainstorming...* et le club de la défense de la langue allemande n'a pas fait exception à la règle, puisque ses honorables membres ont lancé un « *Shut up!* » des plus cinglants à l'adresse de la malchanceuse ministre.

Les mots citrons

Un jury indépendant affilié à l'Université Goethe de Francfort consacre les mots citrons de l'année. L'expression « capital humain », facette lexicale à la Arturo Brachetti qui reflète une forme de mondialisation caméléon, a remporté la première place dans le palmarès des mots à bannir et fut même gratifiée du titre « Expression du siècle »; ironie du sort, ce terme a vu le jour en Allemagne, en 1854, sous la plume de Theodor Fontane et a été repris ultérieurement par Karl Marx. Le jury a justifié son choix en soulignant que cette expression ravalait la main-d'œuvre au niveau des autres « intrants » de la vie économique, faisant de la « masse critique humaine » une simple valeur marchande. Eurent également le privilège peu envié de monter sur le podium des infamies lexicales : à la deuxième place, *Begrüßungszentrum* (centre d'accueil), mot forgé par le ministre de l'intérieur pour désigner les camps-dortoirs qu'il souhaitait mettre en place à l'intention des réfugiés africains. Le président du jury a souligné le parallèle qui existait entre ce terme et le nom officiel — *Ausreisezentrum* (centre de voyages) —, qui désigne les établissements où sont confinés les demandeurs d'asile qui se voient menacés d'expulsion. Et la troisième place fut remportée



par le composé *Luftverschmutzungsrechte* (les droits à émettre des polluants), emploi qui « légalise » les émissions des gaz à effet de serre, banalisant par le fait même les répercussions écologiques qu'elles entraînent. Sur la liste des candidats au prix citron figuraient des termes engendrés par l'évolution économique, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Citons particulièrement *Konsumverweigerung* (renoncement à la consommation), qui se rapproche d'une « simplicité volontaire subie », et *Armutsgewöhnungszuschlag* (prime d'accoutumance à la pauvreté). Pour être retenus, les mots et expressions doivent provenir du domaine de la vie publique et constituer une atteinte à la dignité humaine. Aux quatre linguistes qui sont membres permanents du jury se joignent, chaque année, deux écrivains, publicitaires ou journalistes.

Si toutes les résistances à la mondialisation linguistique échouent, il reste aux institutions étatiques garantes de l'intégrité de la langue — à l'instar du *Verein Deutsche Sprache* qui avait mis symboliquement en vente la langue allemande sur eBay — la possibilité de brader le « capital lexical national » en ligne! ☹

Articles de référence : « Unwort des Jahres », 18 janvier 2005 ; « Man wirbt deutsch – neuerdings wieder », 30 septembre 2004 ; *Spiegel-On-line*.

Le Monde LogiTerm

LogiTerm est offert en différentes versions à des prix abordables. Il vous donne accès à de puissantes fonctions de recherche, à un aligneur très robuste, à des fonctions de prétraduction, de dépouillement terminologique, de détection de phrases répétitives, d'extraction de lexiques et à des outils très pratiques de conversion de données et de déformatage. Un rapport qualité-prix imbattable!



VOTRE OUTIL DE TOUS LES JOURS

Recherche raffinée et performante

LogiTermWeb permet de diffuser votre terminologie et vos documents, en format unilingue ou bilingue. Les requêtes s'exécutent en quelques fractions de seconde!

Conseils d'experts

Notre équipe d'employés chevronnés met son expérience à votre service. Nos conseils vous éviteront bien des tâtonnements et vous aideront à tirer le meilleur parti possible de nos produits.

Outil d'information intelligent

LogiTrans vous évite de perdre un temps précieux à traduire des textes dont des passages entiers déjà traduits dorment dans vos archives. Il vous permet d'exploiter vos bases Bitextes ou Plein texte à une échelle encore insoupçonnée.

Robot d'alignement

Que ce soit en extension aux versions Entreprise de LogiTerm ou de LogiTermWeb, le Robot d'alignement est un outil indispensable. Il vous permet de créer vos bitextes rapidement et de façon totalement automatique.

La valeur de l'expérience

TransSearch est un service en ligne qui vous donne accès à d'énormes bases de données sous forme de bitextes anglais-français créés à partir du Hansard et des décisions des cours canadiennes.

Facile à installer et convivial

L'outil d'information par excellence pour tous. Rapide et facile à maîtriser. Avec très peu d'efforts, vous obtenez des résultats concrets.

Quelques-uns de nos clients :



Visitez notre site Web à :
www.terminix.com

240, rue Bank
Bureau 600
Ottawa (Ontario)
K2P 1X1
Tél. : (613) 233-8465

termin@terminix.com